maze

AVRIL 2017 61



DEMAIN
COMMENCE
AUJOURD'HUI

FESTIVAL

D'AVIGNON

71e

6 AU 26 JUILLET 2017

Direction Olivier Py

festival-avignon.com

Peinture © Ronan Barrot / Conception graphique © mine de rien



ÉDITO

Nous y sommes : la campagne officielle a commencé il y a quelques jours et lorsque paraîtra le prochain numéro de notre magazine, une nouvelle tête occupera l'Elysée et les esprits pour les cinq prochaines années. Les manœuvres électorales, les affaires et les rebondissements laissent place à un goût âpre : où sont les idées ? Certes, les débats et les échanges ont permis, en bout de course, à certains candidats de prendre la lumière, mais pour parler à qui ? Qui sont celles et ceux qui croient encore que le vote est l'expression pure de l'idéal démocratique ? Nos démocraties électives contemporaines sont, de fait, issues d'une forme de gouvernement que les fondateurs opposaient à la démocratie.

Il nous importe donc ici de choisir une option, celle qu'individuellement nous souhaitons suivre, pour un intérêt qui nous dépasse. Malgré ses limites, ce choix aura impact sur l'avenir de notre société, et il importe à la génération qui est la nôtre, de ne pas se le laisser voler. Les programmes, les visions de la société qui sont proposés par les candidat.e.s ne sont pas les mêmes, ils disent beaucoup de ce que sera la France dans les cinq prochaines années.

Il y a des projets qui divisent, d'autres qui rassemblent, des idées d'avenir, d'autre du passé, ce ne sont pas simplement de « bons » ou « mauvais » projets. Ne perdons pas l'occasion de choisir, car d'autres le feront pour nous.

Baptiste Thevelein
Directeur de la publication et de la rédaction

maze

Le magazine Maze est gratuit et est édité par l'association loi de 1901 Inspira, déclarée le 11 mai 2012 à la sous-préfecture de Cherbourg-Octeville et parue au journal officiel le 26 mai 2012.
Le siège social de l'association est situé au 8 rue Voltaire, 50130 Cherbourg-en-Cotentin. Adresse de gestion : 4 rue Saint-Guillaume, 35000 Rennes.
RNA : W502002188. SIREN : 751793555.
ISSN : 2259-7867. CPPAP : 0920W91947.
Maze Magazine est une marque déposée de l'association Inspira en France et dans d'autres pays.
Le directeur de la publication est Baptiste Thevelein.
L'hébergement du site web maze.fr est assuré par la société Infomaniak Network SA (26, Avenue de la Praille, 1227 Genève, Suisse). Salut à toi qui a pris la peine de lire les mentions légales.
L'association Inspira et le projet Maze Magazine sont soutenus par la ville de Cherbourg-en-Cotentin, le ministère de la culture et la communication, le ministère de la ville, de la jeunesse et des sports et Google.
L'association Inspira et ses projets sont entièrement bénévoles, les comptes arrêtés et les différents documents afférents à la vie statutaire de l'association sont accessibles sur simple demande par email.
Le magazine Maze est régi par des conditions générales d'utilisation et une politique de confidentialité. Vous pouvez consulter ces documents sur maze.fr/legal.
Vous pouvez contacter la rédaction du magazine Maze en utilisant le formulaire disponible sur la page contact du site maze.fr ou par téléphone au 02 22 06 83 29 (prix d'un appel local).

Photo couverture : KROCKY MESHKIN (CC-BY)

CE MOIS

N°61


38


52



50


24

quand serais-je donc REPRÉSENTÉE ?










le masculin l'emporte toujours sur le féminin
il n'y a pas de vrai congé paternité en France
c'est toujours les garçons qui jouent des instruments les plus cools dans les groupes de jazz
tout ça et plein d'autres trucs pas cool dont on parle pas assez
la prostitution forcée
les écarts de salaire
l'esclavage des femmes au foyer
les violences faites aux femmes
mais heureusement, le merveilleux système démocratique dans lequel on vit nous donne le pouvoir de changer les choses quand on est pas content-e!
ça s'appelle les élections!
et c'est bientôt !

j'aime bien savoir pour qui je vote. alors j'ai téléchargé les programmes des « gros » candidats puis j'ai fait ctrl+F et j'ai recherché le mot « femmes ».

MÉLENCHON

veut « abolir le patriarcat dans l'état & la société »

son programme est assez cohérent, avec des réponses à des problèmes économiques, fiscaux

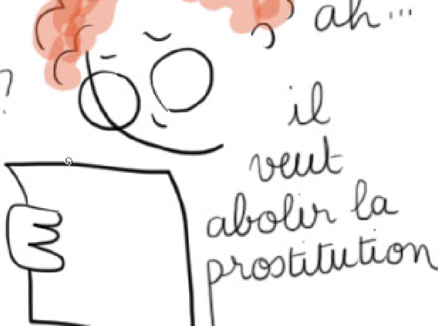
pour la PMA, contre la GPA...

Il parle beaucoup du travail mais pas assez des violences à mon avis

« adopter une loi contre le sexisme » ?



bon courage!



ah... il veut abolir la prostitution

ça se discute mais demande leur avis aux premières concernées Jean-Luc !

FILLON

Fillon parle beaucoup des femmes. Il parle surtout des violences faites aux femmes et des « mères esseulées »...

Il a un peu tendance à nous voir que comme des pondeuses sans défense.

Il amalgame droit des femmes et droit de la famille...

Il veut lutter contre l'islam radical en supprimant les aides aux assos « qui ne respectent pas l'égalité F/H » (lol bonne chance mec)

aussi j'ai pas pigé pourquoi dans le chapitre sur les femmes il avait mis ce truc à propos de bloquer l'accès au porno aux mineur-e-s...





Hamon propose des bons trucs de base sur la parité, les salaires, les violences et tout

c'est plutôt cohérent

par contre son chapitre sur les femmes est rangé dans la catégorie « alliance des générations » et juste après, il parle de la « petite enfance... » (comme Fillon en fait)

est-ce la peine de rappeler que sous Hollande le Ministère des Droits des ♀ s'appelle le « Ministère de la Famille, de l'Enfance et des droits des Femmes » ?

on est au XIXe siècle ou quoi ?

MACRON

Macron s'engage pour l'égalité F/H à la toute fin de son introduction, parce qu'il fallait bien le faire quelque part !

Il dit vouloir lutter contre les incivilités : crachats par terre, harcèlement de rue ...



(seulement 3 mesures concernent les femmes)

le mec est quand même gonflé de comparer un comportement qui s'apparente à une structure d'oppression plusieurs fois millénaire au simple fait de se racler la gorge

quoi ?!

POUTOU

Il dénonce le système capitaliste et patriarcal qui nous oppresse dans chaque dimension de la vie quotidienne !

Il parle beaucoup des LGBTQ+ et surtout des trans : il est pour faciliter le changement d'état civil et demande l'arrêt des mutilations des intersexes !

Et il utilise l'écriture épicène !

oh mon dieu il défend le droit des femmes musulmanes à disposer de leur corps !

tellement dommage que le NPA ne propose aucune mesure concrète ...

LE PEN

Elle fait mention des femmes 1 fois dans son programme, et c'est pour s'attaquer à l'islam.

Elle est contre la GPA et pour la PMA comme réponse médicale à la stérilité uniquement.

faudrait pas que les lesbiennes et les gays puissent avoir des enfants lol

il paraît que c'est contagieux

Bon grosso merdo je me sens pas trop représentée là dedans

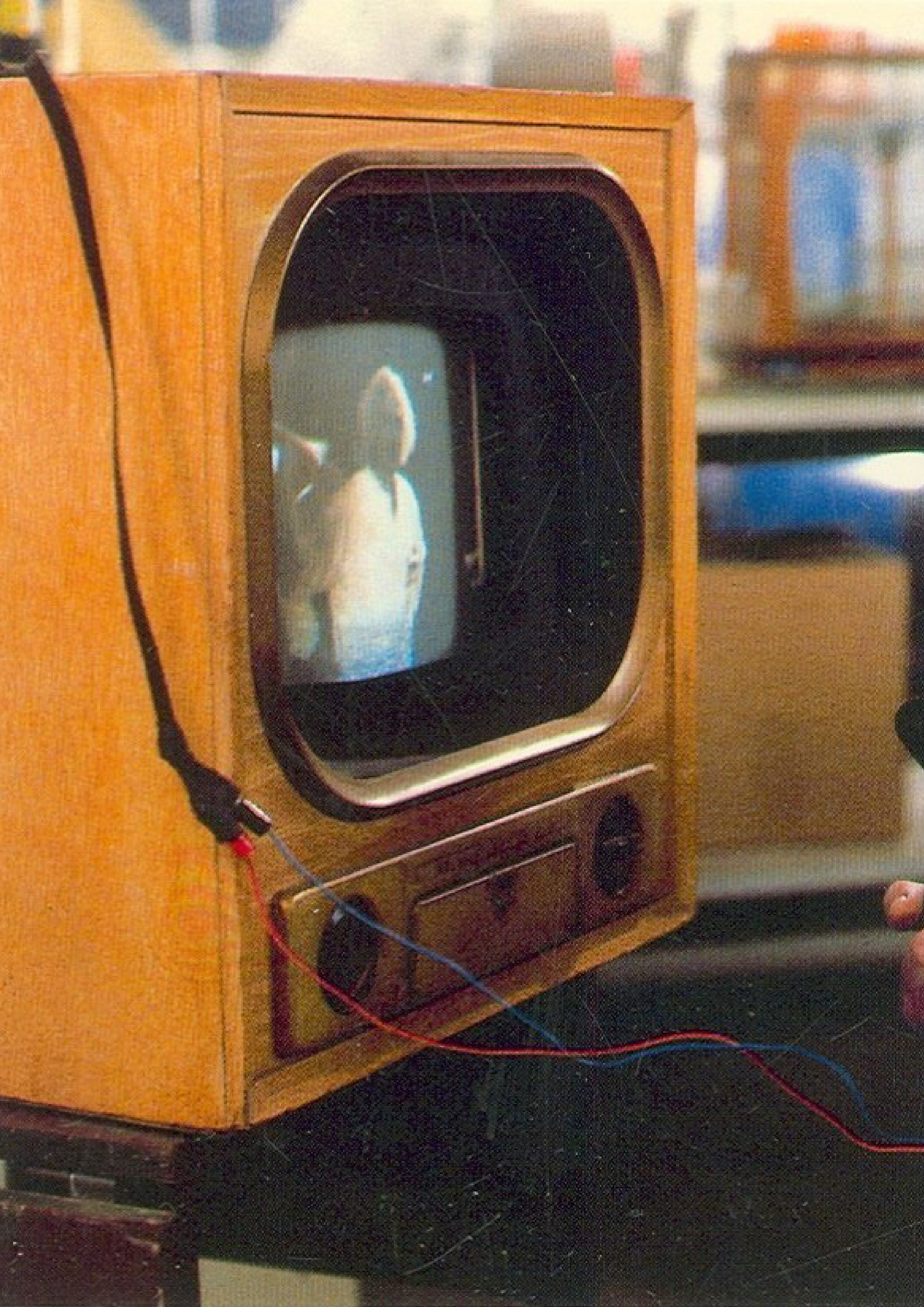
et j'ai encore la chance d'être blanche et cis

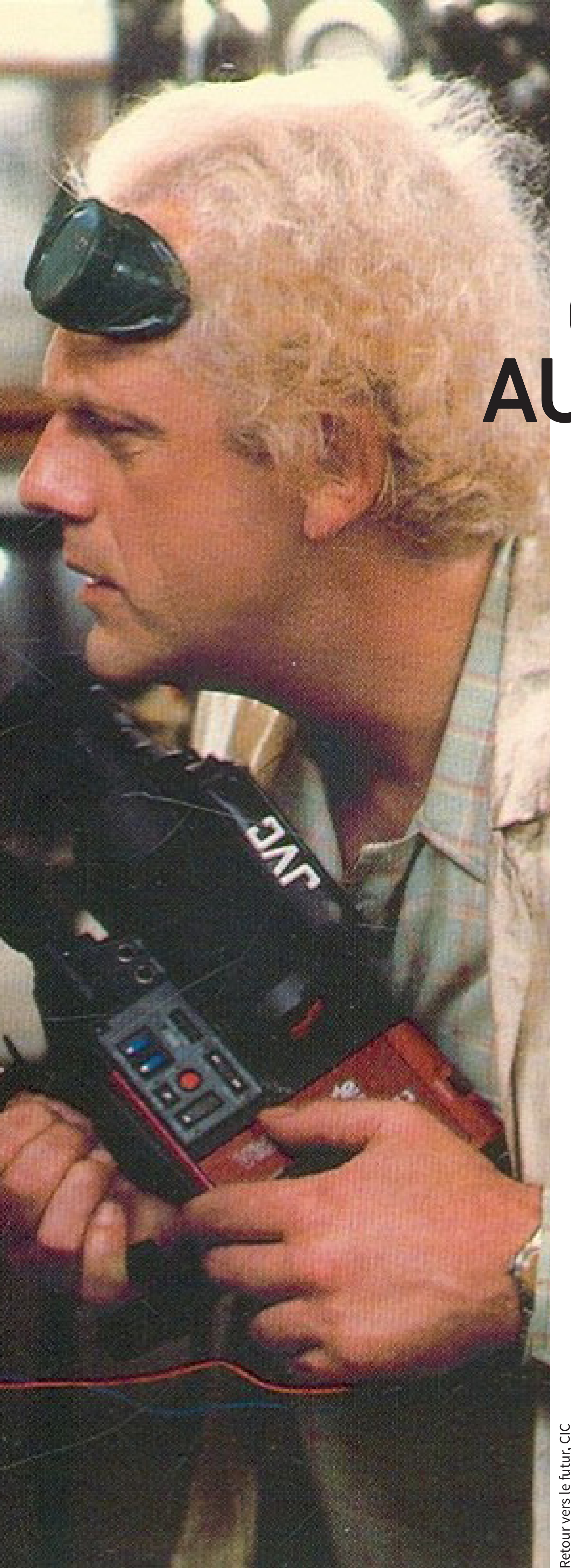
mes cher·e·s ami·e·s politicien·ne·s, on est en 2017 et « féministe » est encore un gros mot...

mais j'ai un conseil pour vous :

n'ayez pas peur d'être FÉMINISTE (mais pour de vrai)

cleo
pour maze avril17
www.legenreauquotidien.wordpress.com





Retour vers le futur, CIC

DOSSIER

DEMAIN COMMENCE AUJOURD'HUI

Kevin Dufrêche

La dictature médiatique de l'instant, les flots incessants de l'actualité nous condamnent à prendre de moins en moins de recul. Où lorsqu'il est pris ce recul, il sert à regarder derrière. Certains se prennent pour Vercingétorix, d'autres réécrivent l'histoire de France pour la rendre plus douce à nos oreilles. Mais qui se préoccupe de ce qui vient ?

C'est pourtant là qu'est l'essentiel : quelle société dans vingt ans ? Quelle planète voulons-nous ? Quelle place pour les nouvelles technologies ? Beaucoup de questions, si peu de réponses. Conséquence, l'avenir fait peur. Alors on se replie. Alors on ne regarde plus que son nombril. Alors on ferme les yeux, en attendant que ça passe.

Demain commence aujourd'hui et il faut en parler, expliquer et comprendre, anticiper, se projeter. Pas dans nos petites vies personnelles, mais dans le monde futur qui nous attend. La question n'est plus de savoir quand les voitures voleront. L'enjeu c'est d'envisager comment on peut vivre ensemble.

En ce mois présidentiel, consacré à l'instantané, on vous fait prendre de la hauteur. On regarde le moment tel qu'il le sera, à l'éclairage de ce qu'il est. On vous souhaite un bon voyage.

LA LANGUE FRANÇAISE POURRA-T-ELLE TOUJOURS COMPTER SUR LES FRANÇAIS ?

Avec ses 274 millions de locuteurs (d'après le dernier rapport de l'Organisation internationale de la francophonie (OIF) datant de 2014), le français est la 5ème langue la plus parlée au monde, et se classe au 3ème rang des langues des affaires, derrière l'anglais et le mandarin. Sa promotion est notamment assurée par l'OIF, qui réunit 84 États et gouvernements. 32 d'entre eux ont adopté le français comme langue officielle (unique ou avec d'autres langues). Le français semble donc bien se porter à l'international. Pourtant, dans les faits, la pratique de notre langue n'est pas toujours défendue, même quand c'est un enjeu important.

Emmanuelle Babilaere

Une évolution vers le monolinguisme dans les organisations internationales

Ainsi de l'Organisation des Nations-Unies (ONU), où le français est l'une des langues officielles mais est beaucoup moins utilisée que l'anglais. L'ONU tend à devenir une organisation où règne le monolinguisme. Et les diplomates français semblent se soumettre à cette tendance, d'après Michaëlle Jean, secrétaire générale de l'OIF. Elle raconte en effet qu'un jour, alors qu'elle venait de s'exprimer en français au siège des Nations-Unies, un représentant de la délégation française l'avait félicitée en se demandant pourquoi lui-même avait discouru en anglais alors que rien ne l'y obligeait.

Aux Jeux Olympiques (JO) de Rio organisés l'année dernière, l'OIF a pointé du doigt la quasi absence du français (pourtant langue officielle des JO avec l'anglais) dans les différents supports de communication et d'information. On pourrait croire qu'avec la candidature de Paris pour accueillir les Jeux de 2024, le français serait mis à l'honneur. Et pourtant…

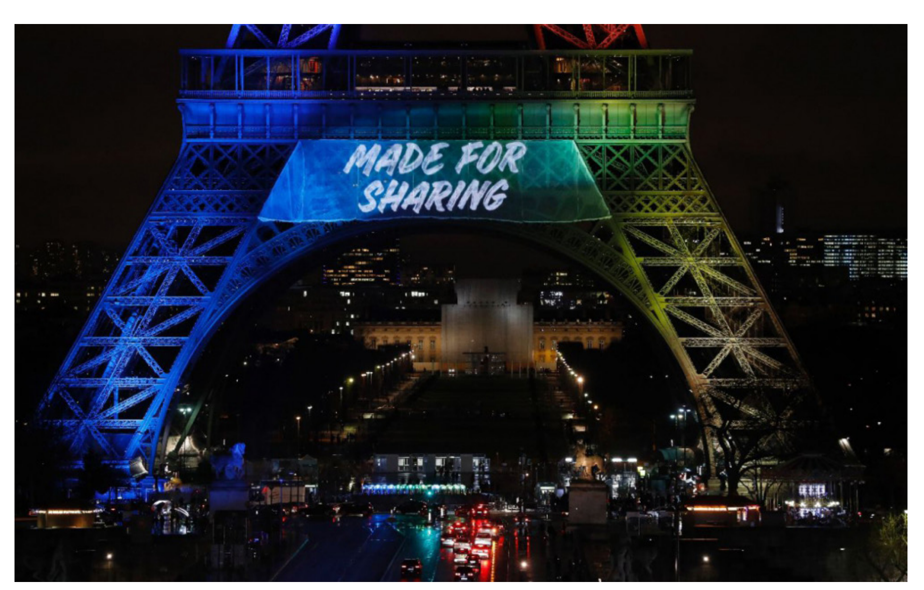
En France : entre sacralisation et rejet du français

Made for sharing. À peine dévoilé, le slogan de Paris 2024 a provoqué une vague d'indignation. La candidature de la capitale française ne devrait-elle pas être l'occasion de mettre à l'honneur notre langue ? L'équipe de Paris 2024 se défend en prônant l'universalité de la candidature et donc du slogan. Si la candidature de Paris est retenue, ce ne seront pas seulement les JO de Paris mais des JO universels. Argument bien fragile, qui semble reconnaître la domination de l'anglais et la nécessité d'utiliser cette langue pour être entendu. Pour Paris 2024, si les JO doivent être partagés, ce n'est pas semble-t-il pas le cas de la langue française… D'autant plus qu'en choisissant ce slogan et en omettant d'en préciser la traduction, Paris 2024 a oublié que tous les Français n'en comprendraient pas la signification. Pour l'universalité, on repassera. Au micro de RTL, Bernard Pivot a qualifié le slogan de « faute » et « ânerie », déplorant que « Paris, capitale de la francophonie, fasse la courbette devant la langue qui n'est pas seulement celle de Shakespeare, mais celle de Donald Trump ».

Cette attaque de Bernard Pivot illustre bien le caractère politique des enjeux des JO. Car les Jeux attirent l'attention sur une ville, un pays et leurs principaux aspects (politiques, culturels, économiques…). La principale ville concurrente de Paris, Los Angeles, s'est servie du mauvais accueil réservé au slogan de Paris 2024 en affirmant sa volonté de valoriser la langue française tout au long des JO. Joli pied de nez à la capitale française… Il est toutefois assez désolant de se dire que c'est une ville américaine qui utilise la promotion du français comme argument, et non Paris.

Au-delà de la polémique engendrée par l'utilisation de l'anglais, ce choix de slogan illustre le rapport paradoxal que nous entretenons avec notre langue. Fiers d'elle et de son rayonnement, nous voulons la défendre dès qu'elle nous paraît être menacée, et pourtant nous nous empressons de railler ceux qui ne maîtrisent pas d'autres langues. Nous nous félicitons du nombre de francophones dans le monde, mais nous discourons en anglais quand rien ne nous empêche de le faire en français. Nous imposons la maîtrise de la langue française sur certains chantiers (mesure dite « clause Molière ») mais nous choisissons un slogan anglais (par ailleurs déjà utilisé par une célèbre chaîne de restauration rapide) pour les JO.

Sommes-nous, nous Français, les mieux placés pour célébrer notre langue ? Il me semble parfois que les francophones non français sont beaucoup plus fiers que nous de la maîtriser. Et je me demande : avons-nous seulement la volonté de défendre l'avenir de la langue française ?

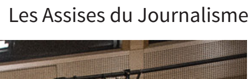


DR

LE FUTUR DU JOURNALISME DESSINÉ PENDANT SES ASSISES

Maze était présent lors des dernières Assises du journalisme, à Tours. Pour ses dix ans, l'événement a adopté un thème tourné vers l'avenir : le journalisme dans dix ans. Au cours de l'un des ateliers de la journée, la parole a été donnée aux étudiant·e·s journalistes qui s'étaient déplacé·e·s pour l'occasion. Cela a été pour e·lles·ux l'occasion d'exprimer leurs espoirs, leurs envies et leurs vues sur le futur de la profession.

Thomas Dufraine


Les Assises du Journalisme



Des mutations dans l'enseignement

Les étudiant·e·s d'aujourd'hui pensent que dans dix ans, la formation de journaliste mettra au centre des enjeux la polyvalence. Le monde du journalisme d'alors sera de moins en moins vertical et demandera aux journalistes de se démarquer des autres, notamment par l'utilisation des données, des aptitudes techniques comme la programmation ou encore des collaborations particulières.

Les réseaux sociaux feront aussi partie de la formation journalistique car ils occuperont une place encore plus grande qu'aujourd'hui dans les flux d'information. De plus, il ne faudra pas seulement publier du contenu mais aussi le faire vivre, en interagissant avec la communauté que ledit contenu réunira. Le métier aura aussi poursuivi sa féminisation.

Malgré ces évolutions, il ne faudra pas oublier les fondamentaux du métier de journaliste, en particulier le devoir d'authentification de l'information et des sources.

De nouveaux modèles économiques

Le système des groupes de presse, nuisant à sa liberté, et celui de la publicité, devenant contradictoire avec les valeurs du journalisme, s'effaceront peu à peu au profit de modèles économiques différents. Le web étant un lieu d'innovation privilégié, c'est là que seront créés nombre d'entre eux.

Avec les innovations actuelles dans ce domaine, on peut déjà imaginer ce sur quoi vont se baser les modèles économiques du futur. Ainsi, les modèles hybrides proposant d'une part un média et d'autre part un service, comme de la formation, ont été avancés durant les Assises du journalisme. Les campagnes de financement participatif et les dons gagneront sûrement aussi en importance dans le monde des médias. En allant plus loin dans la logique de mécénat, des modèles par fondation, comme Propublica ou Global Magazine, sont aussi envisagés.

Une crise du quatrième pouvoir

Le journalisme est déjà entré dans cette crise, et elle n'est pas près, d'après les étudiant·e·s réuni·e·s aux Assises du journalisme, de s'arrêter. En effet, les dirigeants politiques semblent continuer de verrouiller toujours plus l'information, les intérêts privés influençant le journalisme notamment via les groupes de presse.

Tout ceci ne va pas aider à endiguer le manque de confiance du public en la presse et la montée des réseaux conspirationnistes et complotistes. De plus, l'accélération de l'information entraînera une forte baisse de sa fiabilité.

Pour remédier à ces phénomènes, les médias vont donc s'emparer davantage des questions d'éducation aux médias et à l'information.

L'indépendance comme norme

Une autre manière de combattre ces tendances sera l'affirmation de l'indépendance de la presse avec l'émergence de médias n'appartenant pas aux groupes de presse et ce jusqu'à ce que cela devienne la norme. Du même coup, ces médias indépendants développeront leur rôle de lanceurs d'alertes et de journalistes d'investigation, menant peu à peu à la fin de l'infotainment.

Au-delà des médias, les journalistes e·lles·ux aussi gagneront en indépendance. Les journalistes freelance seront de plus en plus nombreu·x·ses, travaillant grâce à leurs réseaux personnels et au net.

La technologie au centre des enjeux

Les étudiant·e·s pressentent aussi que les prochaines évolutions technologiques vont très largement modifier l'exercice de leur métier. La réalité virtuelle, notamment, gagnera en force dans les reportages, permettant une immersion hors du commun. Cependant les journalistes vont devoir se positionner avec précaution à ce sujet, cette technologie risquant de faire primer l'émotionnel et le sensationnel à l'information et l'analyse.

De la même manière, internet devenant un support privilégié du journalisme, sa gouvernance par les états ou de grandes entreprises sera, et est déjà, une problématique fondamentale du journalisme. À ce titre, les médias pourraient devenir l'un des acteurs principaux de la défense de la liberté du net.

Ce que l'on ne veut plus voir

Enfin, les étudiant·e·s journalistes présent·e·s aux Assises ont exprimé leurs souhaits de voir les pratiques évoluer, notamment en ce qui concerne les sondages. Ils et elles espèrent en effet que leur utilisation devienne de fait marginale. D'autre part, ils et elles voudraient que le journalisme s'écarte de l'éditorialisme généralisé et du journalisme de commentaire. De même, les étudiant·e·s se sont prononcé·e·s contre l'omniprésence des expert·e·s qui n'apportent que rarement quelque chose de constructif aux débats.

Enfin, ces étudiant·e·s espèrent que la parité, aujourd'hui en progrès mais toujours imparfaite se rapproche de l'idéal et que le traitement médiatique des minorités soit plus juste, humain et responsable.

L'AVENIR SELON LE FRONT NATIONAL

Marie Daoudal

Et si Marine Le Pen devenait notre prochaine présidente ? Petit aperçu de ce que serait la France.

La victoire possible de Marine Le Pen est aujourd'hui dans tous les esprits. Ses partisans se réjouissent de la montée dans les sondages d'un parti qui n'a encore jamais été au gouvernement. Ses adversaires, qu'ils soient de gauche ou de droite, ne cessent de répéter qu'une victoire du Front National serait un désastre pour le pays. Certains tentent de se rassurer. Même si Mme Le Pen est élue, le FN n'aura sans doute pas de majorité aux législatives, ce qui entrainera une cohabitation. D'autres, au contraire, prédisent une hausse des violences xénophobes et un pays au bord de la faillite.

Qu'en est-il vraiment ? Si le Front National remporte l'élection présidentielle, notre vie sera-t-elle vraiment différente ?

Pour répondre à cette question, Valérie Igounet et Vincent Jarousseau ont exploré les terres frontistes pendant deux ans. Ils en ont tiré un roman-photo, L'illusion nationale, sorti le 8 février dernier aux éditions Arènes XXI. Un aperçu très réaliste de ce que pourrait être l'avenir si Marine Le Pen était élue présidente. Dans cet ouvrage, l'historienne et le documentariste explorent trois villes actuellement dirigées par des élus FN : Hayange, Beaucaire et Hénin-Beaumont. Ils y rappellent d'abord la situation socio-économique de chaque ville, puis évoquent leurs rencontres avec les habitants et les élus. « Nous voulions, avant tout, écouter ces habitants [...] et leur donner un visage » expliquent Valérie Igounet et Vincent Jarousseau. Grâce aux photos et aux éléments de contexte donnés par les auteurs, le lecteur découvre le municipalisme frontiste, cette avant-garde du parti. Mais il aperçoit surtout « une projection, en miniature, de ce que pourrait être une France gérée par le FN », selon les propres mots de Valérie Igounet et Vincent Jarousseau.

Une parole xénophobe décomplexée

Malgré des divisions, une grande partie de la population d'Hayange, Beaucaire et Hénin-Beaumont semble satisfaite de leurs élus. Il faut dire que ceux-ci ont intégré les classes populaires à la gestion municipale. Le livre montre également les mesures symboliques prises par le FN pour satisfaire son électorat. À Hayange, le maire FN Fabien Engelmann a baissé les impôts locaux et repeint le mobilier urbain. Il a également lancé une fête du cochon et voté un arrêté anti-mendicité. Les mairies de Beaucaire et Hénin-Beaumont se situent dans cette lignée.

Tout cela plaît, tout autant que les discours anti-immigration, sécuritaires, prônant une « identité nationale ». Et les gens n'hésitent plus à en parler ouvertement. Voter FN n'est plus une honte, contrairement au siècle dernier. Les frontistes en sont même fiers. Et on le voit dans leur discours. Même si la plupart des électeurs frontistes se défendent d'être racistes, les propos xénophobes pleuvent « C'est pas nous qu'on est racistes, ce sont les étrangers » assure cette dame. « Quand il y a des attentats, c'est souvent des migrants » rajoute cette jeune fille. « J'ai peur de l'avenir. Les Français, si vous avez pas de sous, on les soigne pas. Les autres, on les aide, eux » déclare cette femme. Derrière ces propos, un sentiment d'injustice et une peur de l'autre tenace.

Faut-il en déduire que, si Marine Le Pen est élu, la France sera dirigée comme le sont ces villes ? On ne peut comparer le national et le local. Les mairies FN ont souvent peu de moyens et se contentent d'actions symboliques. Les maires usent de leur proximité avec la population pour se faire apprécier et pour redorer l'image de leur parti. Si le FN l'emporte aux présidentielles, le parti devra faire face à des défis qu'il n'a jamais connu. Il devra sortir de la critique du système et agir. Les actions frontistes seront sans doute bien plus poussées que celles des maires de Beaucaire, Hayange et Hénin-Beaumont, et les conséquences bien plus importantes. La banalisation des propos xénophobes dans toute la France sera sans doute au rendez-vous. L'élection même, est déjà rythmée par des thèmes dictés par l'extrême-droite. En cas de victoire, les discours de haine devraient fleurir. Et le FN aura, en plus de l'élection, gagné la bataille des idées.



DR



LA « QUANTIQUE » DU FUTUR

Donnés pour morts il y a peu, les ordinateurs font un retour surprenant au sein des foyers. Retour, ou simple continuité ? La tablette semble en effet ne pas avoir su les remplacer et c'est à leur tour de dangereusement décliner. Quel avenir pourtant pour une catégorie d'appareil qui n'a pas connu d'évolution en profondeur depuis son invention ? L'amélioration technique est une chose, mais elle n'est pas la révolution technique que veulent nous vendre les fabricants. L'émergence de nouvelles possibilités et de nouveaux programme semble cependant accélérer l'arrivée d'une informatique nouvelle basée sur la physique quantique.

Dorian Le Sénéchal

Écrans

Donnés pour morts il y a peu, les ordinateurs font un retour surprenant au sein des foyers. Retour, ou simple continuité ? La tablette semble en effet ne pas avoir su les remplacer et c'est à leur tour de dangereusement décliner. Quel avenir pourtant pour une catégorie d'appareil qui n'a pas connu d'évolution en profondeur depuis son invention ? L'amélioration technique est une chose, mais elle n'est pas la révolution technique que veulent nous vendre les fabricants. L'émergence de nouvelles possibilités et de nouveaux programme semble cependant accélérer l'arrivée d'une informatique nouvelle basée sur la physique quantique.

En effet, les améliorations techniques dans le domaine informatique sont notables, mais elles arrivent à leurs limites, la course à la puissance et a l'autonomie ne pouvant aller beaucoup plus loin. Une alternative semble donc, plus que jamais, indispensable. Au-delà des simples ordinateurs, c'est la technique à la base de l'informatique qu'il est nécessaire de révolutionner. Aujourd'hui, la majeure partie de la puissance de calcul se situe dans des data centers aux quatre coins du monde, mais de la même manière on ne pourra pas indéfiniment les étendre et multiplier. Comment alors remplir les contraintes physiques et énergétiques qui se posent devant nous ? Beaucoup plus concrètement, comment les nouvelles formes de technologies qui apparaissent telle l'intelligence artificielle peuvent être mises en place ?

La réponse à ces questions semble résider dans l'informatique quantique. Tous les grands noms du Web se sont lancés dans ce domaine et la course à l'échalote quantique fait en ce moment même rage.

IA, nirvana de l'informatique ?

Tout d'abord, intéressons-nous au cas concret de l'intelligence artificielle. Vous connaissez Siri, Cortana ou encore Google Now/Google Assistant ? Vous avez déjà utilisé la fonction de reconnaissance de texte de Google traduction (essayez, c'est magique) ? Mais savez-vous que ces outils reposent sur une technologie d'intelligence artificielle (AI). En effet, grâce à d'immenses quantités de données que l'on fait passer par un programme « neuronal » de deep learning, c'est-à-dire qui imite le cerveau humain, on crée un apprentissage. L'ordinateur apprend ainsi à reconnaitre des images ou des paroles. Cela est aujourd'hui possible grâce à une conjecture d'éléments

que rappelle David Rousset dans un billet de son blog :

L'AI est rendue possible grâce à l'association dans le programme de Deep Learning, de données et de puissance de calcul. L'équation résumant cela est la suivante :

Deep Learning (Data x Puissance de calcul) = AI

Mais, l'interface informatique classique devient trop limitée. Des optimisations sont possibles, notamment au niveau de la conception avec par exemple des puces plus flexibles dans leur fonctionnement qui permettent d'allouer de manière très dynamique les ressources des data centers. On peut aussi se reposer sur la loi de Moore. Celle-ci dit que l'on peut augmenter la puissance des CPU de manière fréquente, mais seulement jusqu'à un certain point. Or ce point est presque atteint. C'est ici qu'intervient l'informatique quantique.

L'IQ a la rescousse

Un ordinateur « conventionnel » fonctionne grâce à des interrupteurs. Certes, plus évolués que celui de votre salon, mais le principe est le même. Enclenché, ils valent 1, sinon 0. En combinant ces bits, on peut leur faire résoudre des opérations de type addition, soustraction, multiplication et division. Imaginez, pour reprendre la vidéo explicative ci-après, une petite armée d'enfants de sept ans qui résolvent pour vous des opérations simples. À l'heure actuelle, dans un PC ou un Mac moyen, on est de l'ordre d'une armée de 2,6 milliards d'enfants. Plus sérieusement, la miniaturisation de ces interrupteurs suit le principe de la loi de Moore. Or, ce dernier avait prévu que passé un certain point, la miniaturisation ne serait plus possible. Ce point, c'est celui à partir duquel on rentre dans le domaine de la physique quantique. Expliqué simplement, en temps normal, on sait expliquer le comportement de la matière. À très petite échelle, ça se complique et les scientifiques sont à vrai dire, à peine moins perdus que l'individu lambda.

Le problème est que les atomes ont à très très très petite échelle tendance à traverser la matière comme si de rien n'était. Les interrupteurs ne fonctionnent donc plus. Vient alors l'idée d'utiliser les propriétés quantiques pour créer une nouvelle forme d'informatique.

Sans rentrer dans les détails, un ordinateur quantique fonctionne avec des bits dont la valeur exacte n'est pas connue. Celle-ci se situe dans un état entre 1 et 0. Le but étant de deviner celui-ci car en contrôlant la valeur d'une particule quantique, on fixe celle-ci sur 1 ou 0. En laissant la possibilité, ce double état de la matière, on crée des bits pouvant avoir une double valeur, ainsi deux qbits peuvent avoir quatre valeurs en même temps (1-0;1-1;0-1;10-0) contre une pour le bit classique. Cela augmente ainsi de manière exponentielle la puissance de calcul d'un ordinateur.

L'avantage théorique de cette machine est que lorsque celle-ci cherche un résultat, au lieu de calculer chaque possibilité une à une, comme les machines conventionnelles, elle les calcule toutes en simultané. Le gain de temps est ici non négligeable !

Dans le cas de l'intelligence artificielle, on règle la donnée la plus problématique de l'équation mentionnée plus haut, qui est la puissance de calcul. Les applications possibles de cette technologie concernent en fait principalement le champ des recherches : grâce à cette extraordinaire puissance de calcul, les opérations d'analyse et de modélisation de cellules seraient accélérées voire simplement rendues possible. La compréhension du fonctionnement de virus par exemple serait facilitée, plus inquiétant, il serait aussi possible de décoder les algorithmes de cryptage, qui basés sur des nombres premiers, pourraient être calculés.



Un modèle de D Wave / D Wave

Le seul ordinateur quantique supposément fonctionnel (cela reste un sujet de débat), le D-Wave est limité dans son champ d'application. En effet, en raison de sa conception, il n'accepte que des requêtes où l'on va chercher une bonne solution parmi une infinité de possibilités. Celle-ci n'est pas garantie parfaite, seulement bonne. On a ici un parfait outil pour l'intelligence artificielle. Cependant, dans des

recherches plus précises, il reste inutilisable. De plus, IBM et Microsoft ont récemment annoncé que sous cinq ans leurs solutions seraient prêtes. On a ici le paradoxe de ces projets qui bien que non aboutis sont déjà quasi commercialisés !

Bien qu'intéressant au niveau de ses possibilités, ce domaine pose de nombreuses questions du fait justement, des importantes possibilités qu'il présente :

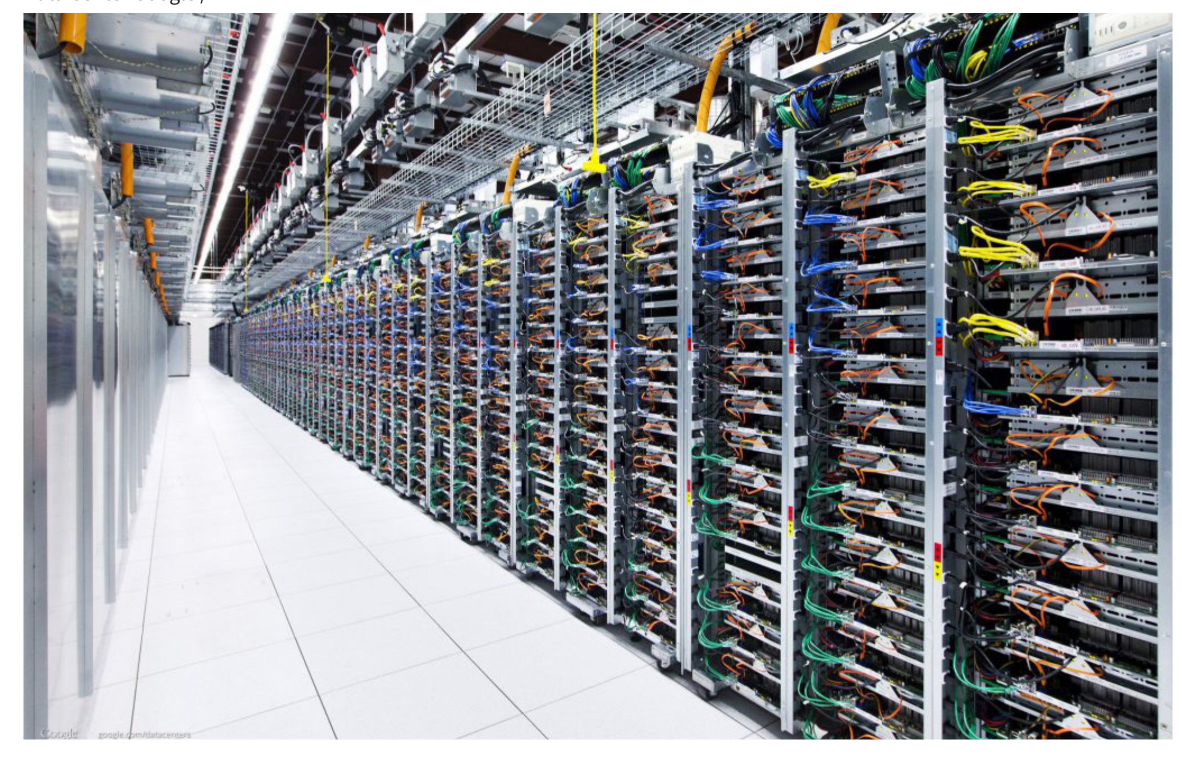
Quelle éthique pour l'informatique ? Allons-nous assister à l'apparition d'un grand marché du Big Data ? Les propriétaires de grandes bases de données risquent de se voir propulser dans des positons d'extrême dominance du marché informatique, et dans l'état actuel des choses, de renforcer la suprématie américaine sur internet. En effet, on remarque que les quatre projets majeurs d'ordinateurs quantiques sont tous situés en Amérique du Nord, et trois d'entre eux aux États-Unis. De nouveau, l'Europe se fait distancer dans ce domaine. Cela ne signifie-t-il pas alors que la situation de dépendance informatique actuelle va s'accentuer encore un peu plus au profit d'un gouvernement qui ne se cache pas de chercher à accéder et exploiter les données confiées à ses entreprises nationales ? Même la Chine a tenté de répondre à cela avec la collaboration entre Alibaba et des universités pour combler son retard dans le domaine.

Que dire enfin des risques de piratage : avec l'informatique quantique, c'est l'ensemble des procédures de cryptage utilisées jusque-là qui tombe ! Un système entier de sécurisation est à repenser et déployer, or si l'échéance de cinq ans prévue pour l'utilisation « grand public » de ces techniques se révèle vraie, alors il est plus qu'urgent de s'atteler à cette tâche. En effet, à défaut d'encryptions, c'est un véritable far west numérique que l'on risque de créer, avec des risques allant du simple vol de compte twitter à la paralysie de pays entiers !

L'augmentation exponentielle de la valeur des données crée aussi le risque de voir des organisations de « recel de data » pointer. Les groupes de Hackers existent déjà, mais leur activité principale n'est pas nécessairement la constitution de bases de données géantes. L'avènement de l'Intelligence artificielle et ses besoins en données change la donne.

La grande arlésienne des droits des consommateurs digitaux doit aussi être évoquée : clarifier et rendre intelligibles les conditions d'utilisation des services informatiques devrait être au vu de ces éléments une priorité. Cela n'est cependant pas le cas. Alors en attendant une potentielle nouvelle ère de l'informatique, attendons, mais l'attente ne veut pas dire l'abandon, celle-ci doit nécessairement être vigilante, car ce futur n'est pas nécessairement utopique et pourrait se révéler au contraire être une réelle dystopie de dictature des données.


Data Center Google / DR



DU GRAND ÉCRAN AU BLACK MIRROR

Julie Hay

Tournez la tête à droite, à gauche, vous voilà plongés au cœur de l'action. Véritable révolution technologique, la réalité virtuelle se démocratise pour attirer de plus en plus le grand public. Le domaine du jeu vidéo est le plus concerné par cet outil même s'il tend à s'appliquer au cinéma. La première salle en réalité virtuelle en France a ouvert ses portes. Mais l'avenir du grand écran résiderait-il dans la réalité virtuelle ?

Au cœur de l'action

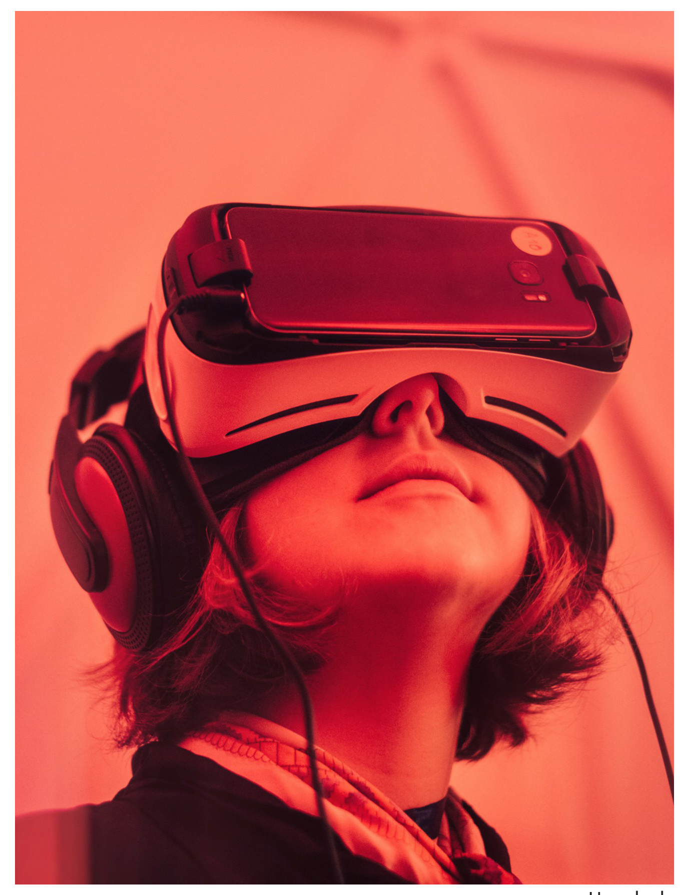
« On a l'impression de vivre ce que l'on voit » raconte Nicolas Bordes, gérant de Nouvelle dimension à Angers. Le spectateur est plongé dans un univers en troisième dimension et à 360 degrés dans lequel il peut se déplacer librement. Il n'interagit pas avec cet univers qu'il découvre. « Il y a deux états dans la réalité virtuelle. Dans le cas de la vidéo, on n'est pas acteur mais spectateur » souligne-t-il. La réalité virtuelle propose de se plonger au cœur de l'action, au cœur du film. Cette technologie révolutionne la création cinématographique et modifie notre rapport au réel. Aujourd'hui seulement quelques longs-métrages sont adaptés en réalité virtuelle, mais le phénomène se démocratise.

Sur le marché, les casques à réalité virtuelle coûtent entre 100 et 900€.
Une salle de cinéma est même consacrée à cette technologie à Paris. la lumière des baies vitrées a remplacé l'obscurité traditionnelle des salles de cinéma. Ici, se joue un étrange spectacle, chacun casques vissés sur les yeux, vit une expérience différente de celle de son voisin. À gauche, l'un est en haut de l'Himalaya pendant qu'à droite, votre voisin déambule dans un vieux manoir hanté. Mais la technologie remet-elle en cause le message ? En effet, lorsqu'il brandit sa caméra le réalisateur raconte une histoire par le choix de ses plans. La réalité virtuelle remet en question cette expression du réalisateur par l'image, car finalement, c'est le spectateur qui maitrise la caméra et qui vit son expérience comme il l'entend.

Un art solitaire ?

Vous êtes assis dans une salle pleine, les places sont toutes occupées pourtant vous ne vous êtes jamais sentis aussi seul. Le casque vous fait oublier totalement l'espace d'un instant que vous êtes entourés de spectateurs qui comme vous vivent une expérience hors du commun. Vous plongez dans un monde virtuel où l'autre n'a plus d'existence, jusqu'à ce que son épaule qui se frotte à la vôtre vous ramène à la réalité. Là où dans une salle de cinéma classique, le public ne formait plus qu'une masse qui rit ou pleure à l'unisson, la réalité virtuelle vous plonge dans un monde où vous êtes le seul à pouvoir réagir à ce que vous vivez, voyez. Vous êtes l'unique spectateur d'une représentation qui se joue exclusivement pour vous.

« Il faut encore améliorer beaucoup de paramètres de la réalité virtuelle, les images sont encore pixelisées et on pourra peut-être un jour avoir une combinaison pour sentir le froid, le chaud… » imagine Nicolas Bordes. Il est certain que la réalité virtuelle n'aura de cesse que de progresser. Le cinéma en VR en est pour l'instant au stade expérimental mais pourrait représenter une révolution dans le domaine cinématographique.


Unsplash

Cinéma

« SAN JUNIPERO » DE BLACK MIRROR LE MONDE DE DEMAIN, UN RÊVE LUCIDE ?

Lisha Pu

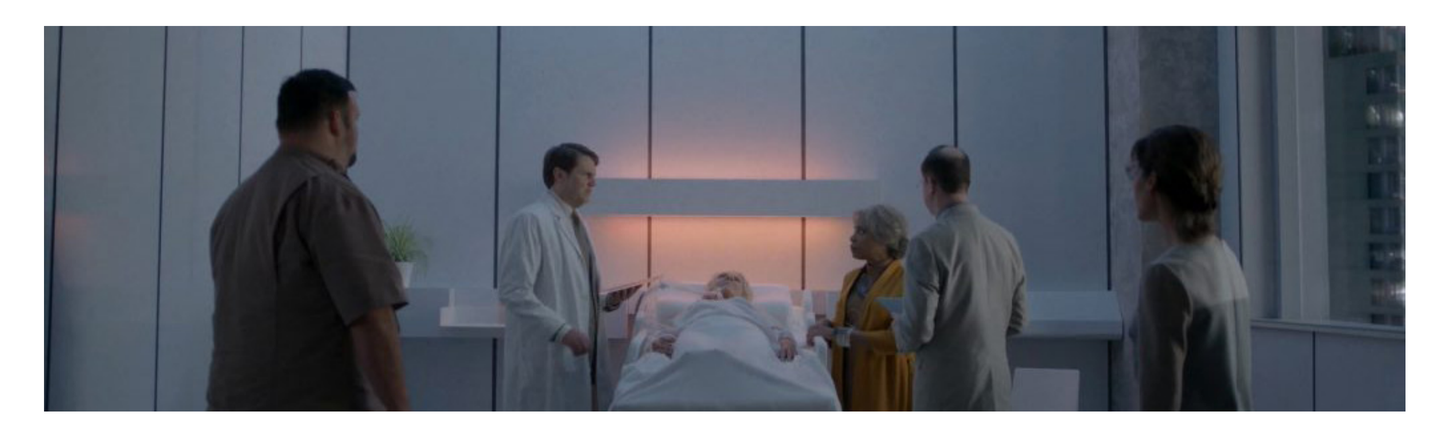
Si les deux premières saisons de Black Mirror – et l'épisode bonus Christmas Special - ont été produites et diffusées sur Channel 4, c'est au tour du géant américain Netflix de reprendre les rênes de la série d'anthologie britannique depuis 2016. Après un succès international à la fois public et critique, l'œuvre est toujours sous la plume incisive, caustique et visionnaire de son créateur, Charlie Brooker.

Allant de quarante à quatre-vingt-dix minutes, la série comptabilise en tout treize épisodes qui n'ont cessé de se réinventer tant sur le plan esthétique que thématique, et dont le fil rouge tisse une impressionnante mosaïque composée des différents aspects des dérives liées aux nouvelles technologies de demain. Si l'innovation de la série se tient dans son mélange ingénieux de la science-fiction d'anticipation à la satire sociale et politique, en passant par des genres horrifiques, le grand soin apporté aux protagonistes dont la psychologie et l'incarnation sont à saluer.

À contempler de près l'élaboration, la conception ainsi que l'intégration scénaristique et formelle de ces fameuses nouvelles technologies, il ne nous semble pas hyperbolique d'affirmer que Black Mirror possède les moyens de son ambition. Intelligence artificielle, société de spectacle, puce implantée sous la peau, réalité virtuelle, les réseaux sociaux, etc., le plus étonnant est de constater que la plupart de ces objets numériques existent déjà aujourd'hui. Encore loin des évolutions liées au perfectionnement et aux complexités structurelles toujours grandissantes, aliénantes - et donc totalisantes - que proposent la série, nous sommes en revanche, encore au stade du prototype de développement et de commercialisation à une échelle relativement « primitive ». Néanmoins, si l'on prend en compte le facteur pilier de la vitesse à laquelle notre société contemporaine est confrontée par la même occasion qu'elle la nourrit, telle une prophétie chaotique, ces catastrophes généralisées ne semblent finalement plus si loin de nous. Si tous les épisodes racontent et mettent en scène un futur déshumanisé, terrible et glaçant, l'épisode 4 de la saison 3 semble déroger à la règle du paradigme dystopique. Penchons-nous sur le cas de San Junipero.



Netflix





Netflix

Signée par Owen Harris, qui a notamment réalisé des épisodes de The Misfits, la mise en scène délicate, propre et léchée fait une belle place aux nombreux décors, styles vestimentaires et coiffures, allant des années 80 aux 2000, passant des néons, paillettes et perfectos aux télévisions cathodiques et le tube Can't get you out of my head de Kylie Minogue. Dans l'épisode, on retrouve deux jeunes femmes, une introvertie, Yorkie (la superbe Mackenzie Davis), et une extravertie, Kelly (la non moins géniale Gugu Mbatha-Raw) liées par une rencontre hasardeuse (l'est-elle vraiment ?) qui se transformera en une histoire d'amour. Émouvante, énigmatique et enivrante, la bande originale composée par Clint Mansell est constituée de motifs répétitifs qui soulignent la boucle narrative des différentes strates temporelles et spatiales dont Yorkie et Kelly ne cessent de parcourir, de flâner, de s'échapper et de rattraper un présent commun.

Ce n'est qu'au bout de la moitié de l'épisode que la réalité de ce premier présent commun nous est révélée. San Junipero est un programme de réalité virtuelle, se présentant comme un paradis artificiel proposé aux personnes en fin de vie, avant de leur laisser le choix d'y « emménager » définitivement ou non à leur mort biologique. Cette histoire d'amour possède l'habilité et l'intelligence de loger en son sein un brillant concept posant des questions éthiques et philosophiques concernant l'être et le néant, le matériel et le spirituel, l'organique et le numérique.

Le réel vaut-il le coup d'être vécu s'il est fait d'éclat et de boue, de grandeur et de finitude ? Cette conscience du soi d'être à la fois vivant pour un temps et mortel pour toujours n'est-elle pas trop difficile à (sup)porter ? Notre expérience humaine est-elle limitée à la souffrance de la pesanteur existentielle, ou y'a-t-il un moyen d'échapper au déterminisme biologique ?

L'été infini, la proximité avec la nature, le calme d'un côté, avec les villas aux bords de la plage, l'excitation de l'autre, avec les fêtes et les jeux, le programme de San Junipero est hautement alléchant. C'est le monde que choisissent nos deux héroïnes à l'échéance de leur vie biologique mutuelle. Si cette fin semble être un happy ending, c'est aussi le retour du pessimisme cher à la série. Car si tout paraît beau, lisse et parfait, c'est bien le mérite de l'artifice. N'oublions pas que s'il y a une chose importante – si ce n'est primordial - que le concept du programme numérique et virtuel exclut, c'est le défaut, le dysfonctionnement, bref, tous ces « détails » qui font la singularité de la vie.

La question est vaste et c'est la raison pourquoi nous vous laisserons méditer dessus suite à une citation de Stéphen LaBerge, psychophysiologiste américain et pionnier dans l'étude scientifique des rêves lucides : « Même si les évènements que nous percevons en rêve sont illusoires, nos émotions face à ces évènements sont réelles ».

SCIENCE FICTION, LE CINÉMA DE DEMAIN ?

Romane Segui

Evénements surnaturels, confrontations de mondes inconnus, identités qui sortent de l'ordinaire, tous ces nouveaux facteurs se présentent comme le moteur du cinéma de demain. L'influence hollywoodienne nous submerge de ses blockbusters quotidiennement. Et voir tous ces héros aux histoires fantastiques nous fait peu à peu oublier les anciennes valeurs du cinéma d'auteur...

DR



Un cinéma de masse, pour un public de masse

2016 et 2017 nous ont réservé, et nous réservent encore, de belles surprises dans le genre science fiction et fantastique. Passengers, Premier contact, Assassins creed, Ghost in the shell, des titres qui annoncent un écran traversé par les effets spéciaux et les voyages vers un monde futuriste, voire une autre galaxie. Avec les figures américaines tendances du moment telles que Jennifer Lawrence, Amy Adams et Scarlett Johnson, on offre au spectateur l'occasion de se détendre un moment et de partir dans un univers bien lointain de celui qu'il côtoie du lundi matin au vendredi soir. Car si le public aime le cinéma de science fiction, c'est pour la capacité qu'il a de nous transporter. Les bons vieux Lord of the Rings et Harry Potter nous faisaient oublier un instant qui l'on était : Jeune Frodo ou sage Dumbledore ? On ne va pas se mentir, on les adore.

Mais le film fantastique d'aujourd'hui se serait un peu massifié. Beaucoup de dialogues sur-joués, des scènes aux effets peu convaincants, et des scénarios qui rasent le sol. Et la fin nous est clairement annoncée, histoire d'être sûr que l'on ne décroche pas. Et pourtant, un public de plus en plus assoiffé, qui s'intensifie et qui fait la file dans les cinémas UGC, dont 50% des films à l'affiche leur sont destinés. On s'arrêterait un moment pour soupirer et se dire: « Ah quelle société engourdie. » Et pourtant, même nous on aime bien les nouveaux Avengers...

Une histoire de budget seulement?

Ce n'est pas étonnant mais ça joue. Quand on voit que le prochain Besson, Valerian, fera raisonner les millions (dans les 200 millions pour être exact), on se dit que le cinéma d'aujourd'hui, c'est ça, de l'argent et des aventures extraordinaires. On oublie le talent, on oublie la volonté et surtout, l'authenticité.

Les blockbusters américains nous offrent beaucoup de divertissement, mais aussi beaucoup de superficialité. Et ce n'est pas qu'une histoire de croyance. Croire que le vrai cinéma, c'est une définition de films à gros budget ou croire le cinéphile qui affirme que c'est la nouvelle vague qui remporte le prix, il faut des preuves. En 2009 sort Donoma, un film dont le budget est de 150 euros, du réalisateur Haïtien Carrénard. Et oui, ça existe, le cinéma sans argent, qui dépeint la vie, ses galères, ses acteurs et leurs jeux de sentiments. La vie rose, la vie

sombre, tout ce qui nous entoure et tout ce que l'on ne voit pas. Le cinéma c'est voir. Son authenticité, c'est de pouvoir voir. Et ça nous échappe, on ne le voit plus.

Le cinéma d'auteur, extinction ou renaissance ?

Le cinéma que nous servaient Truffaut, Chabrol, Gaudard. Sur cette volonté de briser les codes et de bousculer tout ce que l'homme assimilait : sa vision du cinéma comme sa vision du monde. Les héritiers de la nouvelle vague, de ces films où il faut s'accrocher à l'image floue du noir et blanc et aux visages tracés de contours rêveurs. Où les dialogues profonds nous serrent le ventre, prononcés de ce timbre de voix qui nous parvient en écho. Les héritiers sont aujourd'hui les films sur la psychanalyse, sur les thèmes qui nous échappent. Xavier Dolan et la relation maternelle, Compte tes blessures de Simon et la relation paternelle. La quête de soi, les regrets et la rédemption dans Un français de Diastème. Sur l'handicap, avec Et les mistrals gagnants de Julliand et Patients de Grand Corps Malade.

Un reflet de la réalité, détourné, poétisé, mais toujours authentique. Un reflet que l'on perd aux travers des oeuvres qui nous mentent. Mais même si l'Homme préfère le mensonge, le cinéma d'auteur le rattrapera dans sa course. Une reprise de souffle qui finit par nous manquer.

LE POÈTE MALGRÉ LUI : L'AVENIR DE LA POÉSIE ?

Le constat a l'air implacable en écoutant le discours ambiant : le futur s'assombrit pour la poésie. L'avenir se lit parfois dans les lignes de la main, les lignes de l'avenir se liraient-elles alors uniquement en prose (Le nom de la Prose) ? Il paraît que l'avenir se lit aussi au fond des tasses, ne pourrait-il pas se lire en vers ?

Hortense Raynal

Vous avez dit « poésie contemporaine » ?

Dans la librairie, le rayon librairie se limite à la collection N.R.F. (Nouvelle Revue Française) Gallimard, qui recense les plus grand-e-s auteur-e-s tous siècles confondus. Vous cherchez de la poésie contemporaine ? Alors cherchez bien. Ou rendez-vous dans une librairie spécialisée avec des libraires compétents : la poésie contemporaine est très peu éditée. Les éditions Bruno Doucey sont reconnues comme étant la maison maîtresse de l'édition de poésie. Al Dante, à Marseille, édite aussi beaucoup de poésie aux formes innovantes et modernes. Les Editions du Cygne continuent de publier de jeunes poètes et poétesses. Atlas de l'œil-foudre, de Félix de Montety, paru en novembre 2016 en est la belle réussite. Il est regrettable de ne pas les trouver plus facilement en rayon, les librairies n'ayant même pas de rayon poésie contemporaine et, lorsqu'elles en ont un, ne le mettant que trop peu souvent en valeur. Alors que la prose en tout genre prolifère, le genre « poésie » s'effrite pour des raisons économiques, les chiffres de vente baissent, les maisons d'éditions n'éditent pas. Mais est-ce vraiment à dire que le lectorat n'existe pas ? Il n'en est pas du tout certain. Des initiatives existent et s'obstinent, et heureusement. Par exemple, le grand concours de poésie RATP, bien que sa campagne publicitaire ne soit pas assez puissante. Les concours lycéens et étudiants continuent aussi de prospérer. Le printemps des poètes a lieu chaque année en mars, et des milliers de personnes assistent aux rencontres… Même si, là encore, la promotion n'est pas très affirmée. Les lectures publiques à la Maison de la Poésie affichent systématiquement complet. Cela prouve bien que la poésie n'est pas en panne de lecteurs ni de lectrices… et que le désir de poésie est bien présent.

La poésie hors du livre

La poésie des livres ne se porte pas bien si l'on considère les chiffres de vente. Il faut cependant admettre que la soif de poésie s'étanche à d'autres sources. Jacques Charpentreau, Affrontement, janvier 1964.

La poésie est ailleurs. Yves Bonnefoy, poète récemment disparu et regretté, qui fait partie de la sélection Gallimard, n'a-t-il pas lui-même écrit « Lever les yeux de son livre » en 1988 ? Tout un pan de l'histoire de la poésie est largement invisibilisé dans les études scolaires et universitaires qui mettent en avant les mêmes sempiternels auteurs. Il s'agit de la poésie sonore, écrite pour la scène, pour la radio, pour le disque, s'émancipant ainsi du média livresque. Parmi les plus connus, Paul Eluard, l'auteur inoubliable de Capitale de la Douleur, a écrit pour la radio. Tout comme Soupault. Aragon et Prévert enregistrent leurs poèmes lus sous forme de disque.

« Ce poème est inconcevable hors radio. […] La radio ne laisse pas de traces, dis-tu ? Ne crois-tu pas quelle fructifie lors de la bonne écoute, et ne vaut-il pas mieux créer des hommes aptes à vivre poétiquement qu'enrichir sans espoir les rayons des bibliothèques ? » Antoine Marchal, Préface à Naissance du langage de Jean Lescure, radiodiffusée en 1947.

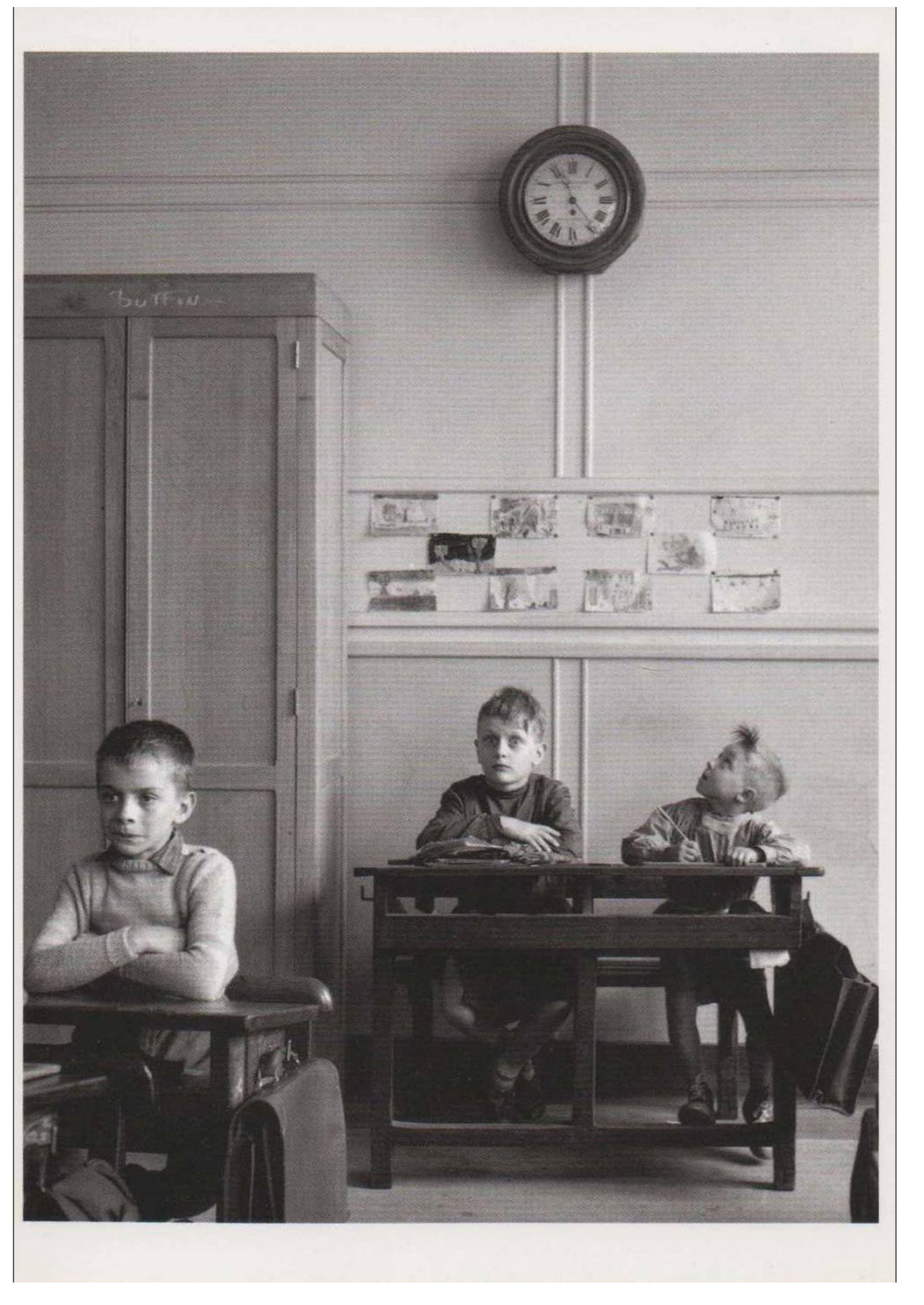
Les innovations techniques de la fin du XIXe siècle ont évidemment joué un immense rôle dans ce renouveau poétique qui est tout à fait passionnant à explorer. La chanson française est bien sûr une forme d'émancipation poétique née grâce au disque. Des récitations scolaires au simple vers cité à voix haute entre ami-e-s, il y a de multiples façon d'oraliser et de faire vivre la poésie. La poésie est aussi une façon de vivre d'intérêt civique. Finalement, l'avenir de la

poésie n'est pas marqué dans les livres (toute référence à la poésie de Pascal Obispo est fortuite), il n'est pas non plus à chercher dans les bibliothèques poussiéreuses. Il peut être un sentiment poétique que nous inspire un coin de rue, il peut être au fond de la classe et non pas au tableau, il peut être en soi. L'avenir de la poésie est dans la vie (Eluard le déclare dans Les sentiers et les routes de la poésie). La poésie est ailleurs, la poésie est partout, il suffit de savoir regarder, de savoir écouter.

« La poésie doit être faite par tous. Non par un. » Lautréamont.

Et alors la poésie a de belles heures devant elle, car en paraphrasant Molière, chacune peut être poétesse malgré elle, chacun poète malgré lui.

DR



L'AVENIR DU CINÉMA À TOUTES LES ÉCHELLES RENCONTRE AVEC PHILIPPE BACHMAN

Maze a discuté de l'avenir du cinéma français avec Philippe Bachman, directeur général et artistique du cinéma La Comète à Châlons en Champagne et programmateur du festival international de cinéma War On Screen.

Propos recueillis par Astrig Agopian et Juliette Greff

Quelle est votre définition de l'avenir ?

L'avenir c'est celui qu'on essaye de se faire.

Dans le cinéma ça vous inspire quoi ?

Il y a des forces en jeu en termes de financement des films, en termes de diffusion, des forces technologiques, des vraies révolutions qui sont en cours qui font que c'est assez difficile de savoir de quoi l'avenir sera fait. Je pense que comme toujours il va y avoir à la fois un bond en avant considérable technologique, du fait notamment de tout ce qui est VOD et en ligne et en même temps le maintien de choses de proximité qui peuvent sembler parfois archaïques mais qui sont aussi le ciment du vivre ensemble.

De proximité c'est-à-dire les cinémas…

Oui comme les cinémas, les festivals, il y a par exemple un nombre de festivals absolument hallucinant, c'est le fait de partager ensemble dans une salle ou même à l'extérieur sur un grand écran, c'est quand même l'inverse d'une tendance qui est beaucoup plus forte. Mais les deux finalement cohabitent et se développent. Il n'y a jamais eu autant de festivals qu'aujourd'hui, des salles il y en a eu plus mais des salles d'art et d'essai il y en a quand même beaucoup aussi et en même temps il y a cette tendance là qu'il faut évidemment pas minorer de pratique individuelle et de la révolution liée au web.

En temps que directeur de cinéma et de festival, vous côtoyez beaucoup de jeunes réalisateurs, est-ce que vous constatez un renouvellement du cinéma français et européen ?

Oui, heureusement, le renouvellement est permanent. Les jeunes générations, et je suis très confiant par rapport à ça, sont toujours innovantes et ont toujours quelque chose à raconter en opposition ou pas avec les générations précédentes. Elles sont capables de proposer des choses déconnectées de certaines pressions locales, globales. Je suis toujours confiant en la capacité de l'Homme à créer sur le plan artistique. Après il y a des données économiques, mais c'est un grand écart, ça coûte de moins en moins cher de faire des films et en même temps on a besoin de plus en plus d'argent pour diffuser quand on diffuse dans certains circuits. Ce grand écart là, les jeunes générations à mon avis ont une compréhension plus forte que ce qu'on peut avoir nous concernant un certain nombre de tuyaux de diffusion.

Alors plutôt optimiste quant à l'avenir du cinéma français ?

C'est toujours pareil, les deux ! Il y a des éléments qui sont inquiétants, il y a une espèce de lame de fond d'uniformisation des formats et des esthétiques très inquiétante et en même temps, il y a sous-jacent toute une série de jeunes réalisateurs qui sont extrêmement innovants et irrévérencieux par rapport à cette lame de fond là. Donc je fais confiance à l'esprit de création de certains artistes sans être naïf, il y a quand même cette lame de fond d'uniformisation qui est assez dramatique.

En matière de politique culturelle, vers quoi va la France ?

Je ne séparerais pas le cinéma qui est une industrie culturelle du spectacle qui lui n'est évidemment pas du tout une industrie. Il y a des points communs, la force c'est qu'on a des pouvoirs publics qui par tradition soutiennent la création sans ingérence, qui

soutiennent la liberté de création et que ce soit au niveau local ou au niveau national. Ca c'est vraiment une force. Elle est mise à mal, mais l'a régulièrement été, donc finalement faut être vigilant par rapport à ça mais c'est une force qui se maintient. Après il faut essayer quand même de dézoomer parce qu'on est souvent le nez dans le guidon dans des choses qui sont très corporatistes à petite échelle. Et ça c'est le vrai problème de nos politiques culturelles et des acteurs culturels dont on fait tous partie, c'est-à-dire d'avoir un intérêt non pas collectif mais uniquement pour soi. Du style moi je défends tel créneau ou tel créneau sans avoir de vision d'ensemble, et ça c'est dramatique. La multiplication des labels par exemple, que ce soit en cinéma ou en spectacle est plutôt une preuve de paresse qu'autre chose à mon sens. Je trouve qu'il est temps de remettre tout à plat et de penser avec une vraie vision d'avenir, ce qui est malheureusement peu le cas puisqu'on est la tête dans le guidon les uns et les autres, que ce soit les politiques, les professionnels et donc c'est un peu dramatique parce que du coup on est dans une fuite en avant qui est faite de beaucoup de paresse en fait, de beaucoup de peur. On n'avance pas avec la peur. C'est très compliqué de présenter ce qu'on fait à l'international parce que c'est incompréhensible, il y a tellement d'arcanes diverses et variées, tellement de niveaux à la fois verticaux et horizontaux et de dispositifs que c'est impossible quand on est étranger de s'y retrouver. Du coup on est assez peu outillé pour l'export. On a un réseau fort en national, donc il y a des gens qui n'ont pas besoin de ça, il y a des gens qui vivent très bien non seulement en France mais dans une seule région même. Paradoxalement, il y a des petits pays qui s'exportent plus parce qu'ils n'ont pas le choix. La France est dans un relatif confort. ■

Sur le même sujet, retrouvez l'interview du cinéaste Jérôme Descamps sur maze.fr

DR



« ÊTRE NÉ SOUS L'SIGNE DE L'HEXAGONE... ON PEUT PAS DIRE QUE CE SOIT BANDANT ! » : L'EXPOSITION « *L'ESPRIT FRANÇAIS* » À LA MAISON ROUGE

« Et le roi des cons sur son trône, j'parierais pas qu'il est all'mand » ! Ce sont sur ces paroles signées Renaud, volume à fond, que nous entrons dans l'exposition L'esprit français. Contre-cultures, 1969-1989 à la fabuleuse et dynamique Maison Rouge, boulevard de la Bastille à Paris. Le chanteur au foulard rouge n'est pas le seul à avoir « gueulé » contre la société. Tour d'horizon de cette exposition piquante.

Hortense Raynal

La vision de l'avenir : l'alliage de l'idéalisme et du nihilisme

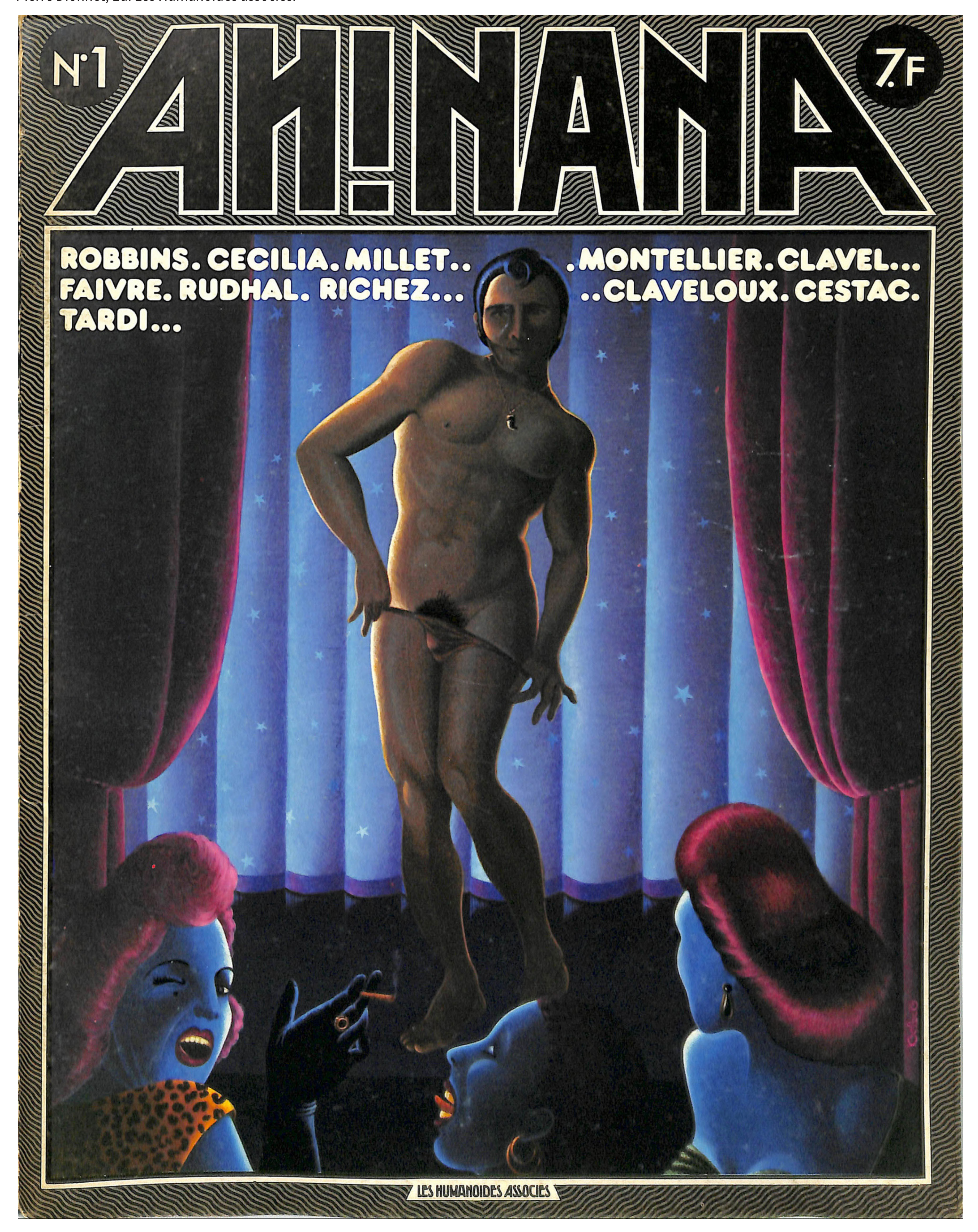
Les insoumis-es qui composent cette exposition remarquablement fournie affichent leur insatisfaction chronique par le biais de l'art. Une insatisfaction qui se veut liée à l'envie de changer les choses sur tous les plans (culturel, social, politique...), au désir d'un avenir meilleur, mais qui se couple forcément d'une certaine lucidité acerbe sur la situation présente. Parfois même, cette dernière prendra le dessus et le pessimisme profond de certaines œuvres fait songer à tout sauf à l'espoir d'un bel avenir. C'est justement ce paradoxe intriguant et fécond, cet alliage de l'idéalisme du nihilisme, qui donne tout leur intérêt à ces mouvements. Dans tous les cas, ces mouvements artistiques, intellectuels et humoristiques interpellent les esprits et réveillent les consciences.

L'ironie contre la bêtise

Ce qui interpelle, en divaguant au gré de l'exposition, c'est le rire, notre propre rire face aux œuvres. Comment ne pas se fendre la poire en visionnant l'extrait de « Maso et Miso vont en bateau », (un film de Carole Roussopoulos, Nadja Ringart, Delphine Seyrig et Ioana Wieder, datant de 1976, produit par Les Muses s'amusent et édité par le Centre Audiovisuel Simone de Beauvoir) où les propos misogynes d'une réelle émission télévisée sont détournés par des arrêts sur images, des cartons, des chansons...? Une des premières « vidéo-scratch » de l'histoire. Hilarant. Les unes d'Hara Kiri, l'ancêtre de Charlie Hebdo, font doucement sourire, tout comme celles de L'Idiot international ou de Fluide Glacial. Évidemment, Coluche et son programme présidentiel de 1981 sont à hurler de rire, mais ont aussi un écho contemporain quelque peu glaçant. Cette « plaisanterie à caractère social » comme il la nommait, avait aussi un but contestataire et critique. Le rire et l'ironie sont de puissantes armes contre la bêtise, et ce n'est pas Flaubert ou Voltaire qui diront le contraire (pour cela, lire ou relire Bouvard et Pécuchet et Le Dictionnaire philosophique). L'ironie est une marque d'intelligence, car elle témoigne d'un recul, d'un refus de se complaire dans une position unique et fermée, d'un mouvement intellectuel perpétuel. Coluche, en offrant sa candidature en ces termes, même s'il s'agit d'une plaisanterie initialement, offre en réalité la possibilité d'un avenir ouvert.

L'exposition est extrêmement complète, tous les combats sont représentés : les droits des femmes, des homosexuel-le-s, des transexuel-le-s, des prisonniers, le refus de l'Etat policier, de la guerre, le refus des normes imposées par la société concernant les relations amoureuses et sentimentales, le refus de la culture académique traditionnelle, le refus d'une éducation normée qu'on donnerait aux enfants, la protection de l'environnement et la critique de la société capitaliste, les mouvements sociaux en faveur des classes défavorisées... Un éclectisme qui reste malgré tout chapeauté par un thème unique,

Couverture du n°1 de Ah ! nana, 1976, Jean-Pierre Dionnet, Ed. Les Humanoïdes associés.



Art

la subversivité, le désir de ne pas laisser « le blanc, le bleu et le rouge à ces cons de français » comme l'affirme Kiki Picasso dans le titre de l'une de ses œuvres exposée et qui date de 2016 (l'exposition déborde un peu sur ses frontières chronologiques, et c'est tant mieux). Un éclectisme assumé, qui fait la longueur de l'expo, mais aussi sa disparité. On trouve une salle imitant une salle de classe de maternelle, avec moquette de couleur, petites tables et chaires, et BDs de Claire Brétécher à disposition : s'asseoir 15 min en tailleur pour lire est fort agréable. Se replonger dans les livres pour enfants à l'humour littéral d'Alain Le Saux est un pur délice.

Mais on trouve aussi, dans la salle dédiée aux transgressions sexuelles, une ambiance très « dark » qui correspond bien à l'œuvre à la fois inquiétante et fabuleusement intrigante de Pierre Molinier. Il faut dire qu'il s'est passé un nombre incroyable de choses importantes dans tous les domaines entre l'année érotique et la chute du Mur de Berlin. Charles de Gaulle meurt quand le Mouvement de Libération des Femmes naît, le Larzac a des défenseurs, Ariane Mouchkine met en scène la mutinerie de la prison de Nancy, le 8 mars 1972 entre en vigueur le décret autorisant la prescription de contraceptifs, des cas de SIDA sont recensés pour la première fois, la chaîne de télévision Canal+ est créée, le mouvement « Touche pas à mon pote » voit le jour comme le Collectif Mohamed, la notion de « bonne morale » est supprimée du Code, la première gay pride a lieu en 1981 et l'homosexualité est dépénalisée le 4 août 1982, Marguerite Yourcenar est la première femme entrant à l'Académie Française en 1980, le dernier condamné à mort est guillotiné le 10 septembre 1977... Une frise chronologique permet de se remémorer cette période qui marque la fin d'une époque et le début d'autres types de problématiques sociétales.

Les arrogant-e-s

La contre-culture est aussi une forme de défi. La liberté, valeur française s'il en est, est sans cesse mise à l'épreuve par ces arrogants qui n'ont de cesse de tester ses limites. Et Serge Gainsbourg de déclarer « Je suis un insoumis qui a redonné à la Marseillaise son sens initial » ou certaines (parmi elles, Monique Wittig) d'écrire sur une banderole déposée sous l'Arc de Triomphe en 1970 : « Il y a plus inconnu que le soldat inconnu : sa femme ». Dès le lendemain, la presse annonce : « naissance du MLF ». S'il est un fait récurrent dans les œuvres de l'exposition, c'est bien le détournement des symboles nationaux admis. Un esprit de provocation anime décidément les artistes, pour le plus grand plaisir du spectateur ou de la spectatrice. Il est difficile d'élever la voix en société et de crier son désaccord. Les artistes protestataires le font pour tout le monde. Les provocateurs et provocatrices ne sont pas seulement des personnalités controversées et arrogantes, ils et elles sont avant tout des courageux qui osent parler haut et fort. Ainsi Guy Hocquenghem d'être le deuxième homosexuel de l'histoire de France à faire son coming-out publiquement, Annie Le Brun d'être une femme et d'oser dénoncer le féminisme unique « qui s'arroge scandaleusement le droit de parler au nom de toutes les femmes ». La provocation des premiers mouvements féministes post soixante-huit est également palpable dans les titres des revues, magazines et bandes dessinées d'époque : Les gouines rouges, Tout ! Nous voulons tout, Clit 007, Le Sexisme ordinaire, Lesbia, L'Antinorm aka Prolétaires de tous pays, caressez-vous !, Le Temps des femmes, Ah ! Nana...

Enfin, de manière plus esthétique et plus gratuite, les « Rois de la sape », avides de belles fringues et de bijoux voyants, sont délicieusement orgueilleux. Cette Société des Ambianceurs et des Personnes Elégantes congolaise dont les pères fondateurs sont Djo Balard et Dr Limane crée la Sapologie, paraphrase les Dix commandements, impose une vraie culture, et se fiche du reste. Il en va de même pour Alain Pacadis, icône effrontée de la punkitude. Alain Pacadis peut être rebutant et agaçant, et c'est justement là que réside la beauté et la grandeur de ces figures controversées, mais il a le mérite d'avoir dit :

« Nous refusons le monde des adultes, on ne peut pas s'intégrer, alors la seule chose, la seule révolte possible, c'est la jouissance présente. »

Le refus, l'espoir conservé de l'enfance, la révolte, la jouissance... Et le présent. Et si la révolte et la préoccupation de l'avenir passaient fondamentalement par une hyperconscience du présent ?

La révolte pour tou-te-s

Vers la fin du parcours, un escalier nous happe vers le sous-sol, vers les bas-fond de ce que peuvent être les contre-cultures. Une musique de garage de Bérurier Noir sature l'espace sonore, les murs sont froids et gris, on aperçoit des bouteilles de bière

abandonnées au loin... Et projeté au mur, l'œuvre de Régis Cany : « Les Photographittis, Paris et région parisienne », (1977-1982). À la manière des veilles diapositives, des photos stylisées de graffitis, en noir et blanc, défilent. On y lit alors des commentaires acerbes et drolatiques, dans tous les cas, voués à faire réagir, tels que « Travail, Famille, Pastis », « Soyons voyous », « RÊVE », « Poing noir » ou encore, simplement mais poignant : « NON ». Le graffiti est une forme de révolte permanente et diffuse, c'est la « petite » révolte qui est partout, atteignable par tous et toutes - que celui qui n'a jamais écrit un petit quelque chose sur une table de classe lève la main. L'avenir est donc à portée de stylo bic, de clavier d'ordinateur ou de bombe de peinture.

C'est en réalité le droit à l'alternatif qui est le mot d'ordre à la Maison Rouge et qui doit être le mot d'ordre de quiconque se soucie de l'avenir : le souci de trouver une voie alternative à la situation présente, une voie toujours meilleure. Soyons alternatif-ve-s !

On ressort de l'exposition agréablement étourdi-e par le nombre et la disparité du contenu informatif et artistique (une soixantaine d'artistes et plus de 700 œuvres), émerveillé-e par les découvertes et par le sentiment qu'il reste encore tant de choses à voir, rassuré-e par le constat que la France demeure intelligente et produit de l'art contestataire de qualité, enfin, animé-e d'une force et d'un espoir motivants. Quelle énergie galvanisante à la Maison Rouge ! Exposition à voir du 24 février 2017 au 21 mai 2017. ■

Playlist de l'expo :

Renaud - Hexagone ; Gainsbourg - La Marseillaise ; Elli & Jacno - L'Âge atomique ; Marie-France - Je ne me quitterai jamais ; Taxi girl - Paris ; Bérurier noir - Porcherie ; Alain Souchon - C'est comme vous voulez.

Alain Le Saux, La Maîtresse n'aime pas - Exposition L'Esprit français à la Maison Rouge

2017, LE RETOUR VERS LES ANNÉES 30

Marion Bothorel

Face à la montée en puissance des populistes, les alarmistes ne manquent pas d'agiter la menace du retour aux années 30. Après Trump, Orban la frayeur Wilders et le Front National qui se profile à l'horizon, les comparaisons historiques ont beaucoup à nous apprendre, à condition de nuancer. 2017 ou quand l'avenir s'apparente à un retour en arrière.

Des parallèles troublants

La crise des années 30 est devant nous. C'est le titre du livre de François Lenglet, l'ancien directeur de la rédaction des Échos, aujourd'hui à la tête du service France de France 2. « Les années 30 sont de retour » pour l'historien Pascal Blanchard. Cette décennie noire a, elle aussi, été précédée d'une crise : le krach boursier de 1929. En 1931, c'est la récession généralisée, les banques font faillites, l'austérité s'annonce alors. Deux ans plus tard, Hitler est Chancelier. En 1934, les Ligues fascistes marchent dans Paris. En 1936, la guerre civile éclate en Espagne, Staline mène des grandes purges… « L'esprit des années 30 », théorisé par Serge Bernstein, serait-il là ?

On a appris des années 30, les politiques économiques keynésiennes, à la suite de la crise de 2008, y sont pour beaucoup : l'abaissement rapide des taux d'intérêt par les banques centrales n'ont, certes, pas permis de passer à coté des cures d'austérité mais ont freiné l'alimentation de bulles. Crées au sortir de la crise de 29, les institutions internationales - l'OMC, le FMI mais surtout les banques centrales - ont montré leur résilience sans, toutefois, parvenir à surmonter durablement et efficacement les crises. Friands de cycles, les économistes n'ont pas tardé à identifier la fin d'un - de cycle - dans la crise de 2008, avec le passage à une ère post-industrielle.

De la crise économique, s'en suit la stagflation, puis une crise morale, politique. Affaiblis, désunis, impuissants, les politiciens n'ont pas su redresser la barre. Les élites, politiques et financières, servent de boucs-émissaires d'une crainte exacerbée concernant l'avenir. Ou bien « c'est la faute de Bruxelles ». Ils ne sont pas les seuls : les musulmans, aujourd'hui, les juifs, hier (et encore aujourd'hui).

« Tous se repliaient sur leurs valeurs et tout le peuple vivait en pleine catastrophe avec plus d'intensité que jamais. » « Les puissances qui poussaient à la haine par leur bassesse étaient plus véhémentes et plus agressives que les forces de conciliation. » « Et nous frémissions en voyant combien notre monde, dans sa fureur suicidaire, est devenu plus obscur, plus ténébreux. » Relisez ces phrases, mettez les au présent. Leur auteur semble vivre en 2017. Pourtant, son nom est Zweig, Stefan. Et ces phrases sont issues de son autobiographie posthume - Le Monde d'hier - paru en… 1944. Alimentée par la crise économique, la crise de confiance envers les politiques reste le parallèle le plus criant avec la décennie violente des années 30.

Alexis de Tocqueville (1805-1859), « L'Histoire est une galerie de tableaux où il y a peu d'originaux et beaucoup de copies. »

Info ou intox

Dans un scénario catastrophe, 2017 serait-elle une copie des années 30 ? Le bouleversement numérique, l'accélération du temps, le resserrement des échelles… Il est très perturbant qu'à l'heure où nous entrons pleinement dans le XXIème siècle, certains de nos politiciens en appellent aux recettes en vigueur au XIXème : le repli protectionnisme, la montée de l'autoritarisme, le libéralisme, l'individualisme. L'après Donald Trump ? Viktor Orban (Hongrie, Fidesz), Andrzej Duda (Pologne, PiS), Beppe Grillo (Italie, Mouvement 5 Étoiles), Nigel Farage (Royaume-Uni, UKIP), Frauke Petry (Allemagne, AfD)… Le Front National de Marine Le Pen se targue d'être le premier parti de France - une formule floue mais forte de sens. Grégoire Kauffmann, historien du parti extrémiste français et auteur (Le nouveau FN - les vieux habits du populisme), émet des réserves sur ce parallèle historique : « les années 30 agissent toujours comme un épouvantail, ce sont des années répulsives qui nous empêchent de penser la complexité du présent

et surtout qui nous détournent de d'autres comparaisons historiques qui me semblent beaucoup plus judicieuses », les années 1880-1890 dans son cas. Un épouvantail déjà agité, fin janvier, lorsque Theresa May invitait Trump à visiter Londres en pleine protestation contre le Brexit - parmi les manifestants, on pouvait entendre dans la bouche d'un enseignant : « On sait ce qui s'est passé dans les années 1930 quand les gens n'ont rien dit ».

À quelques semaines du premier tour de la présidentielle française, scruté par le monde entier, le Front National apparait confiant. Dans sa rhétorique, la même nostalgie d'un passé idéalisé et la même dénonciation d'une perte de valeurs, de sens que dans les années 30. Le temps s'accélère, le champ des possibles parait se réduire. Grégoire Kauffmann distingue : « On n'a de cesse de vouloir penser le Front National comme étant une résurgence d'un certain fascisme français né dans les années 30 avec les ligues fascistes et antiparlementaires. » Le Front National en 2017, pour lui, « ne prétend pas comme les Ligues fascistes des années 30 combattre la République mais la rétablir ». Le FN « renoue avec le nationalisme français de la fin du 19e, notamment avec le phénomène boulangiste. Le nationalisme français, lorsqu'il surgit avec Boulanger dans les années 1880, se veut républicain, un nationalisme anti-élites, antiparlementaire. » Boulanger était pour une République autoritaire, contre les puissances de l'argent et de la finance. Le FN userait donc « d'un copié-collé avec la rhétorique ultra-républicaine boulangiste de ces années-là. »

Les années 30 ne seraient donc qu'un étendard qu'on agite pour un ultime sursaut républicain ? Pour Grégoire Kauffmann, le FN serait une « sorte de vipère au sein de la République, donnant à comprendre ses mauvais génies. » Un sondage du Monde en novembre nous apprend qu'un tiers des sondés (32 %, soit 8 points de plus qu'en 2014) trouvent que « d'autres systèmes politiques peuvent être aussi bons que la démocratie », elle n'est donc pas irremplaçable, ni immuable. Est-ce que nous nous rassurons en nous disons qu'ils ne sont « que » déçus des manquements démocratiques, qu'ils ne veulent pas réellement sa fin, « juste » l'améliorer ? Invoquer les tristes périodes de l'Histoire doit nous rappeler que rien n'est acquis sans pour autant tout obscurcir : les partis extrémistes restent dans la légalité sans appeler (jusqu'à maintenant) à la violence et n'ont pas été renforcés par l'exercice du pouvoir. Et contrairement aux années 30, l'Europe, aujourd'hui soixantenaire, est certes désunie mais pas en guerre.

Phare des Baleines, Becquart



LA CONSOMMATION D'INSECTES : NOTRE AVENIR

Camille Bluteau

Et si l'avenir de l'homme avait six pattes et deux paires d'ailes ? Cela fait plusieurs années que les insectes nous pendent au nez et à la bouche. Notre alimentation pourrait en effet prendre un nouveau tournant, en incluant toujours plus de petites bêtes dans nos préparations. Les mœurs occidentales n'y sont pas encore très habituées, mais manger des insectes pourrait bien devenir la tendance culinaire de demain.

L'entomophagie est une mode qui a un peu de mal à faire son trou. Manger des insectes n'est certes plus une abomination, mais beaucoup restent réticents à l'idée d'avoir dans leur assiette les bestioles qui peuplent leur jardin. La consommation d'insectes demande un savoir-faire particulier que l'on ne connaissait que pas ou peu dans les autres domaines culinaires. En effet, il serait très dangereux de se mettre à cuir ses insectes seul, sans avoir au préalable pris toutes les précautions toxicologiques nécessaires. Le venin, les pesticides, les dards, les crocs, et toutes les parties constitutives de la bête potentiellement dangereuses voire mortelles doivent être au centre de la réflexion en amont de la consommation d'insectes.

Malgré ces dangers, si nous envisageons sérieusement la consommation d'insectes à l'avenir, c'est aussi et surtout pour leurs bienfaits. Il s'agit d'une source non négligeable de de protéines, parfois même plus riche que la viande rouge. Manger cinq criquets revient à manger un steak de bœuf entier. Ils sont également riches en oméga, vitamines et minéraux. Encore mieux, ils contiennent très peu de matière grasse (contrairement aux viandes habituelles qui en contiennent approximativement 50%) et de cholestérol. Comme s'ils n'étaient déjà pas suffisamment riches, les insectes contiennent aussi des glucides (ce qui n'est pas le cas de la viande), indispensables à l'homme pour l'alimenter en énergie. Outre ce cahier des charges très complet, les insectes présentent l'avantage d'avoir une croissance élevée et rapide. Enfin, même si c'est une question de perception, les adeptes entomophages semblent s'accorder sur le fait que les insectes sont délicieux.

La consommation d'insectes est comme un espoir pour notre survie. La demande en viande ne fait que croître avec une rapidité inimaginable, mais la production a du mal à suivre, ce qui explique, entre autres, l'augmentation du prix de la viande.

Actuellement, grâce au nombre d'insectes que nous avons à notre disposition, on estime pouvoir nourrir 9 milliards d'humains jusqu'à 2030, sans risque d'entrainer des problèmes écologiques majeurs comme peuvent le faire les élevages bovin et porcin. Selon l'ONU, 2,5 milliards de personnes consomment déjà des insectes de façon régulière.

La frilosité des consommateurs européens tient au fait que plusieurs questions restent sans réponse. Des moyens de production aux possibilités de s'en procurer, en passant par les modes de cuisson, toutes les appréhensions forment un obstacle peut-être trop difficile à franchir.

On connait la réponse à certaines de ces interrogations, il ne reste donc plus qu'à les diffuser. Par exemple, certains insectes, comme les vers de farine et les grillons, peuvent se manger en entier. Tout dépend du goût de chacun : pour des criquets adultes, certaines personnes favorisent ainsi la consommation en enlevant les ailes et les grandes pattes. Attention toutefois, tous les insectes ne sont pas comestibles. Il est donc déconseillé de ramasser des insectes soi-même et de les consommer.

En bref, si vous êtes tentés par l'aventure entomophage, il vous suffit de vous rendre au magasin bio le plus proche et d'entrer dans la nouvelle ère culinaire qui se profile à l'horizon !



DR

À L'HEURE DES RÉSEAUX SOCIAUX, QUEL AVENIR POUR LE JOURNALISME ?

Hubert Beuve-Méry, fondateur du journal Le Monde affirmait que « la radio annonce l'évènement, la télévision le montre, la presse l'explique. » En lisant cette phrase aujourd'hui, on a tout de suite l'impression qu'un élément manque : Internet et les réseaux sociaux. Jouent-ils un quatrième rôle ou viennent-ils troubler la situation existante des médias ? À l'heure de la dictature du clic, retour sur les interactions entre journalisme et réseaux sociaux.

Astrig Agopian

De nouvelles habitudes

Depuis un bon nombre d'année désormais, les ventes de journaux et magazines en format papier déclinent. Le dire est devenu une banalité. Les journaux ont tous désormais des sites web, des applications pour smartphone, des comptes sur les réseaux sociaux et tentent d'inventer de nouvelles formes de contenu adaptés aux réseaux sociaux, à leurs spécificités et aux nouvelles façons de consommer l'information.

Le Monde par exemple poste désormais des images et quelques phrases pour raconter en quelques secondes des faits d'actualité dans les stories Snapchat. C'est un moyen de cibler un public différent, plus jeune.

Certains journalistes utilisent les réseaux sociaux pour donne leur avis, pour imposer leur « patte », leur « marque » personnelle, de façon indépendante du média pour lequel ils travaillent. Vous avez peut-être remarqué le « mes tweets n'engagent que moi » dans les bios Twitter de nombreux journalistes. Une pratique des réseaux sociaux en journalisme peut donc être proche du blog journalistique.

On trouve également beaucoup d'utilisation des réseaux sociaux comme couverture live, pour faire des comptes-rendus en direct. Beaucoup de journalistes recourent également aux réseaux sociaux pour faire du crowdsourcing c'est à dire trouver des sources de témoignage, une pratique très utilisée par le journal britannique The Guardian par exemple.

Si les avancées technologiques voient donc les médias s'adapter et innover, elles posent néanmoins de nombreuses difficultés et des défis pour les médias.

De nouveaux défis

Une certaine dépendance aux « infomédiaires » comme Facebook ou Google est en train de se créer. Des études montrent que le trafic des sites internet de médias dépend énormément d'eux. Le Temps publiait en août 2016 qu'en 2015 « 40% des visites non directes des sites web d'information se font par Facebook, qui est devenu une plus grande source d'audience que Google ».

Les réseaux sociaux ne jouent donc pas seulement un rôle d'agora moderne où tout le monde pourrait tout simplement commenter et donner son avis. Ce rôle central peut être problématique et poser de vraies questions d'ordre non plus seulement économique mais aussi journalistique et déontologique. En effet, les algorithmes de Facebook peuvent provoquer une filter bubble (une bulle filtrée) et un self-validating effect (effet d'auto-validation), c'est-à-dire que Facebook va connaître grâce à vos likes, messages, commentaires et interactions vos positions et opinions et va ensuite vous proposer uniquement un contenu conforme à ce que vous pensez déjà, créant ainsi une bulle qui vous sépare des autres opinions et ayant un effet de renforcement de vos opinions. Après l'élection de Donald Trump, Facebook a été accusé d'avoir provoqué sa victoire par ces effets.

Le moyen le plus simple de ne pas se laisser prendre dans la bulle est d'aimer des pages de journaux ou de personnalités politiques opposés à ses opinions personnelles afin de garder un fil d'actualité plus diversifié et peut-être plus représentatif de la réalité.

Les réseaux sociaux mettent également fin à la verticalité de l'information. Télévision, radio, journaux, sites web, vidéos sur les réseaux sociaux… désormais l'information est partout. La centralisation de l'information est plus difficile à effectuer et on peut même dire que dans une certaine mesure, les médias ont perdu leur rôle d' agenda setting c'est à dire que les réseaux sociaux viennent troubler la fonction de hiérarchisation de l'information par les médias.

La fin du temps long ?

L'instantanéité qui est l'une des marques des réseaux sociaux pose un défi aux médias qui se lancent dans la course à la rapidité. Les informations partagées sur les réseaux sociaux ne sont pas toujours vraies mais leurs formats ressemblent de plus en plus à ceux des médias classiques. Il est facile de se méprendre et les réseaux sociaux sont donc définitivement un élément majeur de ce que l'on appelle l'ère de post-vérité.

Les réseaux sociaux présentent donc de nombreuses nouvelles possibilités aux médias qui sont souvent positives. Mais les nouveaux défis sont aussi à prendre en compte, ce qui se fera sûrement mais douloureusement peut-être dans les prochaines générations. Lorsque la télévision est arrivée, on a pleuré la mort de la radio qui est pourtant toujours là, attendons donc de voir comment les médias et les pratiques journalistiques vont s'adapter. Une seule chose est bien sûre : entre les journalisme et les réseaux sociaux, c'est parti pour durer.

LA TECHNO EST-ELLE (ENCORE) LA MUSIQUE DE DEMAIN ?

Louise Solal

Laurent Garnier, figure vieillissante mais toujours très active de l'électro, prétend espérer que ses gamins n'écouteront pas de techno. Est-ce à dire que le producteur et DJ français attend, au sens radical du terme, une révolution musicale ? La techno appartiendrait-elle déjà au passé ? De tels propos titillent les esprits de la jeune génération qui est de plus en plus portée par le mouvement techno désormais démocratisé.

Ainsi, il paraît légitime de prendre à rebours les propos de Garnier qui, avec une once de provocation, suscitent de vraies questions sur ce qu'on peut aujourd'hui encore attendre de la techno. N'est-elle pas plutôt la musique du futur par excellence ? En effet, le recours aux machines électroniques toujours plus perfectionnées suscitent des paysages sonores science-fictionnesques. Le sentiment du possible qu'offre la musique techno peut-il alors être légitimement altéré ?

La techno, une essence futuriste ?

D'abord, en confrontant directement l'homme à la machine, la musique techno nous plonge dans un paradigme particulièrement avant-gardiste. Supposée nous déshumaniser, la machine nous rendrait, au contraire, plus humains. En effet, la liberté qu'offre le tissu sonore électronique modulable à l'infini est à la mesure de notre créativité humaine relativement inouïe. Quel sentiment de vertige délicieux pour les musiciens les plus aventureux ! Derrick May, considéré comme l'un des fondateurs de la musique techno, en vient à confondre le rythme des machines avec les battements du coeur, les fameuses Strings of Life (littéralement « les cordes de la vie »), titre d'une de ses tracks les plus connues. Ainsi, la techno brouille les frontières entre l'humain et la machine qui devient organique et vectrice d'une émotion esthétique vivifiante.

Ainsi, la techno a bouleversé notre rapport à la musique. Comment retracer l'histoire de cette révolution ? La techno est née de l'espoir d'un renouveau à la fin des années 1980 à Détroit. Ironiquement, cette ville est désertée à cause de l'informatisation qui, elle-même, a permis l'essor de la techno. Lorsque le passé et le présent gisent en ruine, on ne semble plus rien pouvoir si ce n'est envisager le futur. Resurget cineribus, elle renaîtra de ses cendres tel le phénix.

Si la techno a fait émerger quelque chose d'inédit, elle est aussi caractérisée par sa nature extatique. En somme, elle nous projette à l'extérieur de notre moi habituel englué dans un présent parfois étouffant. Ce mouvement se manifeste chez les danseurs qui envahissent les clubs technos du monde entier. Bien plus qu'une simple fuite en avant, s'approprier un dancefloor devient un processus de réalisation de soi à l'abri des déterminismes sociaux. Le groupe de musique électronique britannique The Future Sound of London affirme ainsi : « Nous ne représentons pas le futur. Nous représentons la persistance de l'instant dans l'éternité ». Ainsi, la techno et même la dance music en général, nous offrent un moment particulièrement libérateur. Elle projette l'individu dans des sphères étrangères au cours de l'histoire et qui auraient, en ce sens, un aspect d'éternité presque mystique.

Techno, toujours pareil ?

Pour autant, la techno n'est désormais plus uniquement une culture alternative où tout est encore possible. En effet, elle est aussi devenue une industrie culturelle au vu de l'engouement accéléré qu'elle suscite. Depuis la chute du mur, Berlin en est un miroir particulièrement révélateur. Est-ce à dire que la techno est désormais du côté de l'establishment ? L'explosion du mouvement techno n'est pas à confondre avec une pure standardisation mis à part peut-être dans l'EDM, la branche très commerciale (et souvent indigeste) de l'électro. La scène techno et house actuelle manifestent en général encore une touche underground.

Or, cette fidélité à la scène underground des années 1990 exprime une nostalgie parfois agaçante masquant elle-même une difficulté à se réinventer. Cette musique n'aurait, en un sens, pas connu de grands bouleversements depuis sa création il y a trente ans.

Peut-on alors parler d'une saturation underground ? Par exemple, l'année 2016 est marquée par de nombreuses productions de house low-fi (c'est-à-dire pourvues d'un enregistrement volontairement « sale » opposé aux sonorités jugées aseptisées). Le son très saturé, souvent mélancolique, a un caractère hypnotique. Pour autant, on peut douter de l'authenticité de cette mode, dans la mesure où le caractère low-fi devient une manière de se distinguer auprès d'un public initié.

En effet, ce mouvement joue des codes undergrounds avec parfois une certaine ironie. Par exemple, on peut sourire du nom d'un de ses producteurs, DJ Boring. Pour autant, la scène nous le montre, la techno est d'une richesse incroyable et inépuisable. Elle influence en permanence les autres genres musicaux notamment le rap. Que serait le groupe PNL sans ses nappes électroniques planantes ? En réalité, le sentiment de saturation dans la musique techno proviendrait du point de vue désabusé, souvent illégitime, que l'on porte sur elle. C'est ce qu'exprime de manière performative, avec un humour délicieux, le groupe français Salut c'est cool, dans leur titre Techno toujours pareil (boom boom dans les oreilles).

Une évolution en marche ?

Loin de s'en remettre au nihilisme ambiant, il y aurait bien des raisons de croire en la techno comme musique du futur. D'abord, la musique a un enjeu plus que jamais politique. Au vu d'une société atomisée et individualiste, la techno et l'électro en général sont des relais privilégiés pour tisser le lien social à l'ère de la (post-)modernité. Nous surfons sur le beat tout autant que sur la toile. Aujourd'hui, les mélomanes se réunissent sur les réseaux sociaux à la recherche de nouvelles pépites musicales. C'est cet esprit de partage, appelé social digging, que manifestent les groupes Facebook « Chineurs de... techno, de house, de rap. » Depuis peu, cette communauté a lancé le tout premier festival collaboratif. Tout le monde est invité à participer à l'organisation et au financement du festival qui aura lieu en septembre à Paris. Cette initiative promet, le temps d'un week-end, un line-up pointu dans un esprit éco-responsable et bon enfant.

Ensuite, la techno semble être le genre qui révolutionnera profondément et, de l'intérieur, notre rapport à la musique. En effet, les révolutions actuelles sont de nature technologique. Juan Atkins, l'un des pères fondateurs de la techno de Détroit, en vient même à affirmer : « Les ovnis n'existent pas. La musique des machines est le seul moyen d'aller de l'avant. » En plus des logiciels offrant une gamme de sons toujours plus étendue, surgissent des innovations surprenantes qui feront probablement la musique de demain. Illustrons cette dynamique futuriste avec l'installation Abyecto imprimée en 3D composée d'un mur d'enceintes et d'une guitare. Le spectateur, en se déplaçant, redéfinit en permanence la musique créée en direct. L'auditeur se fait alors musicien. Ainsi, il vit encore plus intensément la musique dont il jouit.

Dans une perspective tout aussi futuriste, nous porterons des textiles connectés qui, au contact de n'importe quelle surface, permettront de créer et moduler un son. Tout devient alors instrument de musique : ma peau, mon réveil, ma plante verte. Ce serait notamment le cas du gant numérique Remidi T8. Le monde entier deviendrait signifiant musicalement.

Une techno en puissance

En somme, la techno n'est pas simplement en actes mais elle est encore en puissance. À tout juste trente ans, elle nous projette vers des horizons nouveaux. Malgré la démocratisation accélérée de ce mouvement qui peut conduire à une forme de saturation, la techno n'a pas fini de nous faire vibrer et de se réinventer. Dans une perspective dialectique, il faudrait continuer à intégrer l'histoire de ce mouvement underground pour créer la musique de demain à l'aide de machines toujours plus inventives. L'économiste et philosophe Marx déplore les effets de la production technique sur la société civile. Pourtant, la technologie, loin de pourrir la vie de l'Occident, suscite un ravissement tout particulièrement sensible dans la musique techno. ■



De-Fotomeisjes

L'AVENIR SERA-T-IL MARQUÉ PAR UN RETOUR DES FRONTIÈRES ?

Dans le cadre de la sortie de notre numéro d'avril consacré à l'avenir, nous avons décidé de parler de la question des frontières aujourd'hui, dans le contexte de la crise migratoire et du paradigme sécuritaire. Nous avons pu rencontrer Philippe Moreau-Defarges, chercheur à l'Institut Français des Relations Internationales, spécialiste de cette thématique.

Propos recueillis par Marion Bothorel et Paul De Ryck

A l'heure actuelle, avec Donald Trump, le Brexit par exemple, la crise migratoire, nous nous sommes dit que l'avenir serait indéniablement marqué par la question des frontières. Quel est votre avis sur la question ?

Alors, la première chose que je dois dire, c'est que j'ai eu l'occasion de parler des frontières avec certains journalistes et j'ai eu l'impression qu'ils ne savaient pas ce que c'était. D'abord, les frontières au sens précis du terme, c'est une limite juridique qui sépare deux souverainetés étatiques. C'est vrai que depuis les années 1990, les frontières ont pas mal bougé du fait de l'éclatement des États - la Yougoslavie, l'Union soviétique, la Tchécoslovaquie, le Soudan, etc. Le premier problème, c'est la multiplication des frontières, la multiplication des États dans le monde. Le deuxième problème, c'est le renforcement des contrôles aux frontières. En ce qui concerne le mur de M. Trump, ce n'est pas un changement de frontière, mais simplement, ce qu'il veut, ce sont des contrôles extrêmes entre le Mexique et les États-Unis. Il veut renforcer les contrôles aux frontières. Ce sont deux choses différentes qu'il ne faut pas mélanger et la distinction entre les frontières et le contrôle aux frontières est primordiale.

Est-ce que selon vous, nous allons à l'avenir assister à « la fin des territoires » comme l'écrivait Bertrand Badie ?

La fin des territoires, cela ne veut rien dire car cela signifierait que les territoires disparaîtraient, que les hommes pourraient vivre sans territoires et deuxièmement que le monde serait sans frontières ; or les hommes ne peuvent vivre en dehors de territoires. Ce qu'il s'est passé depuis soixante-dix ans, depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, ce n'est absolument pas la disparition des frontières mais la diminution des contrôles aux frontières et la facilitation de la circulation entre les États. Mais les frontières n'ont pas disparues tout simplement parce que les États n'ont pas disparus et que nous restons dans un monde d'États. Cette autre idée que l'Homme ne serait plus territorial à cause d'Internet, pour moi, elle ne veut rien dire. Par exemple, un migrant n'est pas déterritorialisé, il va d'un territoire à un autre. Il quitte son territoire d'origine, sa patrie et va sur un autre territoire. Il n'y a pas du tout une fin des territoires mais plutôt un autre mode de vie des territoires du fait de deux choses : de l'ouverture des frontières et de la perméabilité des frontières. L'ouverture des frontières arrive quand les gouvernements décident de réduire les contrôles aux frontières ; la perméabilité, c'est le fait que les gens, les biens circulent plus facilement. Quand les migrants passent la frontière séparant les États-Unis et le Mexique, ce n'est pas car la frontière est ouverte - au contraire, elle est fermée par des barbelés - mais car elle est perméable et que les migrants trouvent des moyens astucieux de se faufiler entre les barbelés.

Seriez-vous alors plutôt en accord avec Michel Foucher qui distingue la notion de « frontières » de celle de « barrières » ?

Michel Foucher a totalement raison : il distingue les frontières qui sont les lignes de séparation entre les États avec des effets juridiques précis, et les barrières qui sont des instruments par lesquels les Etats vont assurer la perméabilité ou l'imperméabilité de leurs frontières. Ce sont deux problèmes liés mais totalement différents et Michel Foucher a absolument raison. A nouveau, je le répète, le mur de M. Trump ne change pas la frontière États-Unis-Mexique, simplement, il durcit les contrôles entre les États-Unis et le Mexique.

Réaffirmer sa frontière c'est donc symboliquement réaffirmer sa souveraineté ?

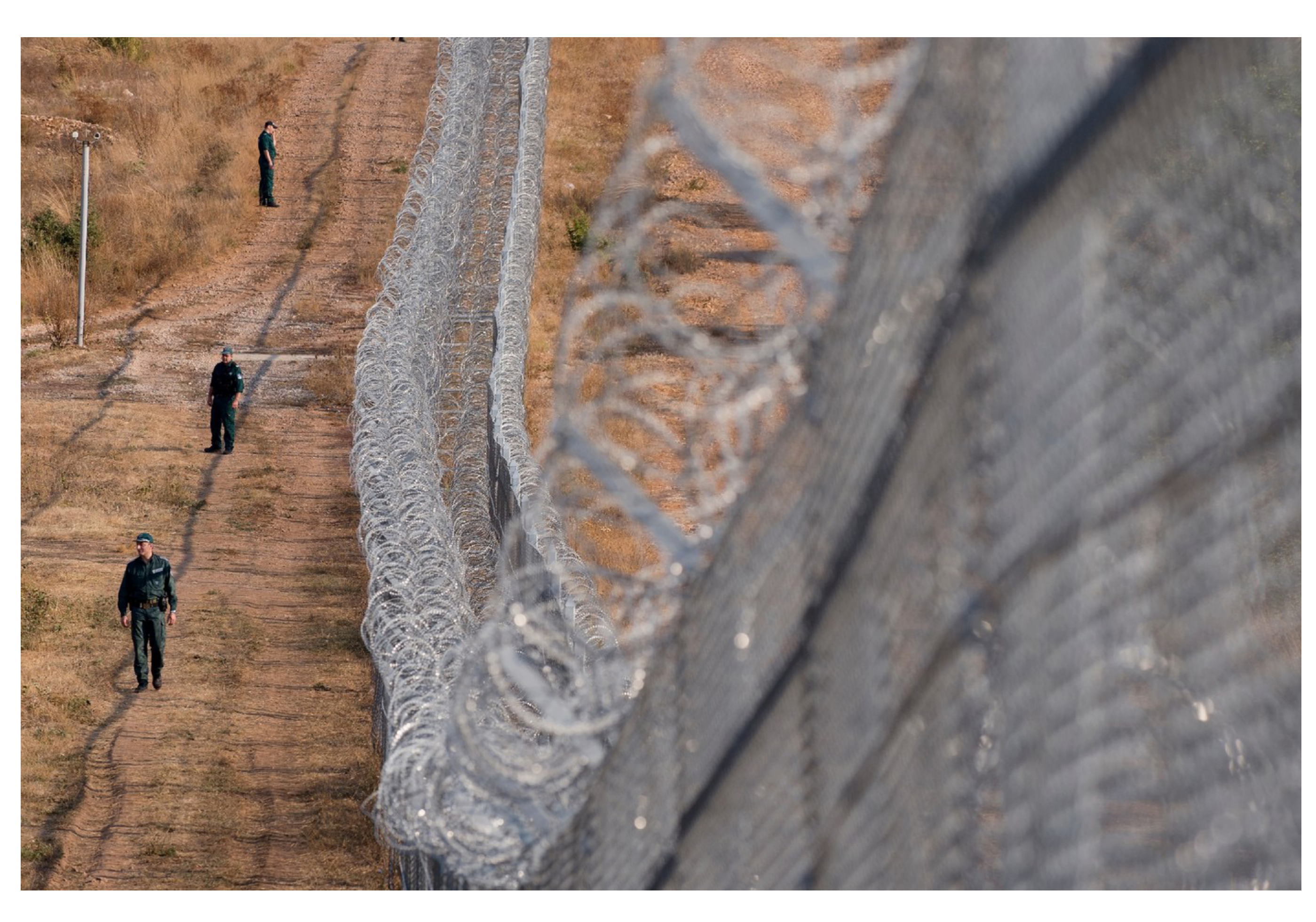
Ce n'est pas symboliquement. Nous adorons le symbolique, mais mettre un mur, cela signifie « je suis

chez moi, et vous n'avez pas le droit d'y rentrer ». Cela ne veut pas dire que Donald Trump veut conquérir le Mexique, mais qu'il veut verrouiller les États-Unis. Ce n'est pas du tout une logique agressive de conquête, mais une logique de repli sur soi - ce qui n'est pas mieux.

Ce repli sur soi dont vous parlez pour les Etats-Unis, nous pouvons actuellement le constater en Europe avec la crise migratoire. Ne pensez-vous pas que la fermeture progressive des frontières pour les hommes est paradoxale, alors qu'elles restent ouvertes pour les flux de capitaux, de biens, de marchandises ?

Non, ce n'est pas du tout paradoxal : il y a eu un formidable mouvement d'ouverture des frontières depuis 1945, puis dans les années 1990 ; cela appelle un choc au retour. Il faut regarder à différents niveaux : celui des marchandises, des services, des capitaux, et enfin des hommes. On ne veut pas toucher aux marchandises car c'est la base du fonctionnement du commerce international. Au niveau des services, c'est un peu la même chose. Restent les capitaux : si l'on verrouille les frontières, on va exciter les mouvements de capitaux. Le verrouillage des frontières pour les capitaux, c'est comme vouloir empêcher l'eau de circuler : l'eau peut se faufiler partout. Il reste enfin les hommes, qui représentent l'enjeu majeur. Il y a un mouvement de renfermement contre les mouvements des hommes qui est dû à la peur et qui, quelque part, s'il a un succès temporaire, n'a pour autant pas d'avenir. Pourquoi ? Car nous sommes dans un monde où s'opposent les sédentaires et les nomades.

L'entité sédentaire par excellence, c'est l'État. Les



Des garde-frontières bulgares près d'une barrière en fil barbelés érigée à la frontière entre la Bulgarie et la Turquie près de Lesovo le 14 septembre 2016 - NIKOLAY DOYCHINOV / AFP Archives

autres sont des nomades : je suis un nomade, vous êtes un nomade, les entreprises le sont également. Il y a un jeu extrêmement fort entre les sédentaires et les nomades. Il est vrai que le sédentaire a un atout, il a un territoire et peut donc décider de qui il peut accepter sur ce territoire. Quant au nomade, il n'a pas de territoire alors qu'il en a besoin, mais il peut se déplacer entre les territoires. On a donc affaire à un bras de fer extrêmement dur entre nomades - c'est à dire individus, entreprises, etc. - et d'un autre côté, sédentaires. En ce qui concerne l'argent, les capitaux, les nomades vont utiliser les flux pour embêter le sédentaire, qui se retrouve désarmé : s'il se ferme, il perd l'avantage des flux, s'il s'ouvre trop, il risque de ne plus contrôler. Pour reprendre la métaphore de l'eau, il a le choix entre la sécheresse et l'inondation, et il faut qu'il trouve un équilibre entre les deux. Pour le moment, il est vrai qu'on a un mouvement de renfermement qui concerne principalement les hommes.

Justement, à moyen terme, cette crise migratoire montre les limites de l'Europe avec le renfermement des Etats sur eux-mêmes. Est-ce que vous pensez que ce retour des contrôles aux frontières est uniquement lié à la conjoncture actuelle ou est-ce quelque chose qui peut se prolonger ?

C'est quelque chose qui va se prolonger, premièrement, parce que les gens ont peur et deuxièmement, car les États sont très délégitimés donc, c'est un moyen pour eux de se relégitimer. Et troisièmement, parce que les pressions migratoires ne vont pas diminuer. Donc vous avez d'un côté les migrants, de l'autre côté des gens qui sont affolés par ce qu'il se passe chez eux, et des Etats qui sont très affaiblis, donc la crise est loin d'être terminée. Vous me direz : « alors quand est-ce qu'elle va se terminer cette crise ? ». Elle pourra se terminer le jour où les sociétés et les États accepteront quelque chose d'incroyable, c'est à dire que la libre circulation doit être totale.

Ce repli protectionniste est-il donc la preuve frappante que nous n'avons pas accepté cette libre circulation ? Est-ce que c'est un signe que les citoyens considèrent à présent que la mondialisation a été poussée trop loin

Je pense que nous assistons, en effet, à un rejet de la mondialisation avec des phénomènes tels que Marine Le Pen ou Donald Trump, qui contaminent les courants plus modérés. Je vais vous dire une chose : c'est qu'entre le discours de François Fillon et le discours de Marine Le Pen, j'ai du mal à faire la distinction. Il y a une tension qui n'est pas prête de se réduire parce qu'il faut d'abord que les gens vainquent leurs peurs et que les migrants montrent leur « utilité ». Il y a des exemples qui sont soulignés ; par exemple, en Italie, des migrants ont fait revivre un village. C'est formidable et il faut multiplier ces expériences. Mais on ne peut changer cela en un jour. J'ai oublié d'ajouter qu'il y aussi un raisonnement assez crétin des gens qui pensent qu'on leur vole leur emploi, leur sécurité sociale. Enfin, les politiques sont très médiocres, et nous le sommes aussi ! On a les candidats à la présidentielle que l'on mérite, il faut l'admettre. Donc pour vous répondre, cette crise va durer, mais quoi que l'on dise, l'avenir de l'humanité est une sorte de libre circulation planétaire, la constitution de la planète entière en un système de gouvernance planétaire. On n'a pas le choix à cause du nombre d'hommes, à cause des problèmes environnementaux, à cause des problèmes industriels. Cela va mettre du temps, moi je ne le verrai pas mais vous le verrez peut-être !

Donc l'avenir serait éminemment supranational ?

Je crois que l'avenir de l'Europe sera la fédération européenne et je pense qu'il y aura une gouvernance planétaire. Ce n'est pas possible, sinon. Avec le nombre d'hommes, la taille de la Terre, le stock limité de ressources, je ne vois pas comment on peut s'en sortir sans bâtir une gouvernance internationale. On ne peut pas refuser le progrès. On doit accepter que le progrès modifie. L'humanité a un atout énorme : elle invente des choses nouvelles constamment, grâce aux sciences. Elle a tout les moyens de mais il faut qu'elle travaille ensemble. Les gens comme Trump vont faire beaucoup de mal.

« Je crois que l'avenir de l'Europe sera la fédération européenne et je pense qu'il y aura une gouvernance planétaire. »

Au vu de la crise de défiance qu'il existe actuellement à l'égard des hommes politiques, nous nous sommes rendus compte que la question des frontières est souvent abordée par des personnes adeptes d'une forme de populisme. Pourquoi y a-t-il un tabou autour de cette question ?

À mes yeux aujourd'hui, le travail des gouvernements est d'être des pédagogues, d'essayer d'expliquer aux gens cette contradiction énorme entre le fait qu'ils sont chez eux, qu'on le comprend, mais qu'ils ne peuvent plus l'être de la même manière car le monde a changé. Ce n'est pas facile à accepter pour certaines personnes. C'est un travail très long, qui aujourd'hui n'est pas vraiment fait par les politiques, mais il faudra qu'il soit fait un jour - et je pense qu'il le sera.

Il y a quelque chose que je n'ai pas dit, c'est que la clé reste la croissance économique : premièrement, l'humanité ne peut pas vivre sans projet, et deuxièmement elle ne peut pas vivre sans une forme d'enrichissement. Il faut donc trouver un modèle qui combine la croissance économique avec la prise en compte de l'écologie parce qu'on ne peut pas continuer comme cela à saccager la nature. Je crois que l'Homme peut trouver ce modèle par la technique et par l'intelligence politique, mais pour l'instant, on n'en

est pas là. Il faut être optimiste, malgré les élections aux États-Unis, peut-être en France, aux Pays-Bas où l'extrême-droite n'était pas loin de passer, malgré le Brexit qui est un mouvement de renfermement, dans la même logique que Donald Trump.

Ce que vous disiez à propos des capitaux, c'est justement une grosse crainte liée au Brexit…

Oui, absolument, mais à propos des capitaux, cela va être plus compliqué parce que je pense qu'il va y avoir un bras de fer extrêmement dur entre les États et les gens riches. Les grosses fortunes font faire pression sur les États et menacer de partir dans des paradis fiscaux, ce qu'ils font déjà, et diront qu'ils trouveront toujours des États pour les aider. Il y aura inévitablement une négociation entre ces riches et les États, et il y a deux solutions : soit vous leur mettez un revolver sur la tempe et leur prenez leur argent, ce qui est très bien mais que vous ne ferez qu'une fois, ou aller vers un nouveau type de relations entre l'Etat et ces personnes. Je pense que l'État à la française est un peu fini : on a un état qui pourra moins imposer. Les politiques n'en parlent pas, mais le rapport entre l'individu et l'État est en train de changer radicalement. L'État peut les accuser de ne pas être « patriotes » mais c'est du langage de 1914 et il faut changer tout ça.

Si l'on revient au cas du Brexit, il peut y avoir de nouvelles frontières avec l'Écosse, ou avec l'Espagne, il y a quand même une fragmentation des peuples, de l'espace européenne…

Il y a deux choses à distinguer : il y a les frontières qui se sont multipliées - le cas du sud Soudan est d'ailleurs une catastrophe - mais les hommes marchent avec leurs idées. Il y a une idée que je trouve forte, c'est le droit des peuples à disposer d'eux-mêmes. C'est une folie. Vous avez raison, en Catalogne, il peut y avoir un risque d'indépendance. L'historie de l'Écosse va être intéressante parce que, malgré tout, l'Écosse a intérêt à rester dans le Royaume-Uni. Si l'Écosse est indépendante, ce qu'on ne dit pas, c'est qu'elle ne sera pas dans l'Union Européenne, elle sera candidate pour y entrer et avec une grosse probabilité d'y rentrer, car l'espace n'y sera pas. (NB : depuis, Madrid a dit qu'elle ne s'y opposerait pas, vu que le conflit en cours par rapport à la gestion de Gibraltar, découlant du Brexit). Contrairement à ce que les médias disent, si l'Écosse devient indépendante, elle sera toute seule. Elle pourra poser sa candidature mais qui va la reconnaître en tant qu'État ? Beaucoup d'États européens vont y réfléchir à deux fois. pensez au cas de la Belgique, avec la Flandre et nous, les Français, on fera attention. La multiplication n'est pas impossible mais le seul moyen de l'arrêter, ce sera quand les gens comprendront que c'est une folie.

L'idée que je trouve folle est celle des États-nations, que dans des frontières, se trouverait un peuple. Non : les frontières sont issues des guerres et quelque fois, du hasard. Les fragmentations en Europe, ce seront de mauvais divorces. Le Brexit, ça va mal se passer.

Comment pensez-vous concilier ce retour du contrôle aux frontières et cet effacement des États que vous décrivez ?

La fin du contrôle des frontières ne signifie pas la fin de la responsabilité des États, ça signifie qu'on va gérer autrement les frontières. Aujourd'hui, on sait que gérer les frontières par des contrôles, ça n'a pas de sens parce que vous bloquez les flux, c'est contraire à la vie économique. Donc il faut les gérer en continu, avec des organismes de concertation qui ont tout à fait de surveiller, de tracer leurs trajets. Les États sont une sorte de relais entre les territoires et le système international - ce qui ne veut pas dire la fin des États mais qu'ils acceptent d'être les rouages d'une gouvernance planétaire : d'un coté, ils doivent négocier pour leurs territoires et leurs populations des normes mondiales et de l'autre coté, en retour, ils doivent appliquer ces normes sur leurs territoires.

Quel avenir voyez-vous pour les frontières , alors ?

Il faut garder des formes de limites territoriales car il faut qu'il y ait des entités responsables de territoires mais l'avenir, c'est d'abord la coopération internationale et la création de règles planétaires, un avenir dans lequel les entités politiques, les Etats existeraient toujours mais ne seraient plus des espèces d'entités souveraines fermées sur elles-mêmes. Les Etats représenteraient un territoire, une population, discuteraient avec les autres représentants de territoires et de populations, et on trouverait ainsi des règles du jeu. Prenons un exemple : nous voyons bien que, les flux de migrants, nous en avons besoin parce que la population est vieillissante et qu'il faut la renouveler. Il faut donc trouver un équilibre entre ces flux de migrants et nos préoccupations mais cela suppose que les gens soient rationnels et raisonnables - ce qu'ils ne sont pas. Avant que cet avenir se réalise, il y aura peut-être une crise très grave comme celle des années 1930-1940. Il y aura peut-être même des guerres mais il est sûr que l'humanité n'a pas le choix. C'est notre planète et il faut la gérer le mieux possible, et la gérer ensemble, car nous n'allons pas continuer à nous entretuer. Cela prendra du temps, mais il faut une gestion commune des territoires, des richesses mais c'est le seul avenir possible si l'humanité veut survivre.

RENCONTRE AVEC ISAAC DELUSION « AVEC RUST & GOLD, ON VOULAIT BROUILLER LES PISTES »

Trois ans après leur premier album éponyme, Isaac Delusion est de retour ce 7 avril avec Rust & Gold. Ce nouvel album marque un cap différent pour le quintet français qui surprend en jouant sur les contrastes. Le chanteur du groupe Loïc Fleury nous a parlé de ces changements.

Marie-Madeleine Remoleur

Dans votre nouvel album, Rust & Gold, la dream pop du premier album est moins présente. C'était important de vous détacher de cette étiquette musicale qu'on collait à Isaac Delusion ?

On avait fait le tour de ce qu'on pouvait faire en terme de musique vaporeuse, plutôt ambiante et légère. On avait besoin de créer quelque chose de plus brut, avec plus de caractère. Aussi par rapport au live, parce qu'on avait commencé à faire des grosses scènes et on avait besoin de donner plus de puissance à notre musique, et peut-être aussi plus de profondeur. On avait envie de traiter dans nos musiques des sujets un peu plus humains, peut-être un peu plus mouvementés, tourmentés. Il y a certains morceaux de l'album qui sont un peu plus noirs. C'est pas du tout la même approche. On a voulu contraster avec le premier album qui est plein de bonnes ondes.

Dans le deuxième, il y a quelque chose d'un peu plus crasseux, plus lo-fi. Il y a une démarche volontaire de brouiller les pistes. On trouvait ça intéressant de rebondir, de proposer quelque chose de différent à notre public pour montrer qu'on n'était pas limité à une seule formule et qu'on était capable de faire d'autres choses et de changer un peu d'univers sonore.

Vous parlez de «brouiller les pistes» et justement cet album est un mélange de styles musicaux bien variés, de la pop au jazz. Ce mélange c'est une autre manière pour qu'on ne vous colle pas de nouveau une étiquette ?

Pe Testard



Avant de faire cet album, on s'est demandé si on voulait faire un peu comme le premier. Et, finalement, on a décidé de faire ce qu'on aimait, car nos goûts musicaux avaient évolué depuis le premier album. Notre musicalité aussi. On a voulu faire quelque chose de plus complet, en gardant le côté accessible. C'est un peu le défi. On s'est amusé à faire un album qu'on avait envie d'entendre et de jouer. On n'a pas cédé à la facilité en disant : «On va faire un album pour plaire aux fans, ne pas prendre de risque et rester dans notre petite niche.» Justement on a pris des risques. Je pense que la musique, c'est prendre des risques. On voulait sortir de notre zone de confort pour ne pas lasser les gens. On est donc allé expérimenter d'autres choses.

Vous parlez des thèmes abordés différents : ils sont moins légers ?

Le thème général du premier album c'était l'enfance, la découverte, la confiance avec quelque chose de très sensoriel et sensuel. Les thèmes traités étaient plutôt positifs. Après il s'est passé beaucoup de choses dans nos vies. On a grandi, on a mûri. On a eu des expériences différentes les uns des autres. Et on avait envie justement de raconter notre histoire, de raconter des choses plus humaines, de parler de nos tourments, de nos hésitations, etc.

Et puis j'aime beaucoup, quand j'écris les paroles, raconter des histoires, inventer des situations et des personnages. Un peu comme un dessinateur pourrait faire un tableau. Décrire une atmosphère avec la musique. On a envie, tout simplement, de faire quelque chose de plus sombre mais en gardant les côtés lumineux, ce qui fait notre identité. C'est pour ça qu'on l'a appelé Rust & Gold, c'est un album de contraste entre deux matières. Ce sont des moments lumineux, par opposition aux moments sombres. C'est un album qui peut être plus humain et terre-à-terre mais qui garde quand même un côté nostalgique et rêveur malgré tout.

Pour composer cet album, vous vous êtes enfermés en autarcie au Point Éphémère. Racontez-nous cette expérience ?

Pendant un an, on a composé notre album dans un petit studio au Point Ephémère, un tout petit local assez particulier, hyper underground. On a vraiment fait à la débrouille. On a collaboré avec personne, on a fait ça nous même, en s'auto produisant à 100 %. Et du coup, ça a donné ce côté crasseux qu'on voulait et qu'on a su sublimer malgré tout. Ça a été un travail assez compliqué, de longue haleine, pour faire quelque chose d'accessible mais c'est qu'on voulait aussi.

On a composé en autarcie totale, on était vraiment livré à nous-même dans notre petit studio. Ça a été assez difficile sur la longueur. Mais au final on en sort grandi car ça prouve qu'on a été capable de faire ça nous même. Avec un peu d'inventivité et des petits moyens, je pense qu'on peut faire des choses qui sont aussi bien meilleures que des trucs super-produits. C'est une belle leçon je trouve.

Pourquoi ce choix de s'auto-produire?

On s'est séparé de pas mal de nos partenaires. Je pense qu'on aurait pu travailler avec certaines personnes pour cet album mais on a eu une grosse phase de doute. Les gens avec qui on travaillait n'ont pas forcément compris notre changement de direction. Du coup, c'est vrai qu'on a perdu pas mal de gens sur la route. Ça nous a encore plus donné envie de faire ça tout seul. On s'est lancé un défi à nous-même. On s'est dit qu'il fallait qu'on soit à la hauteur de ce que les gens attendaient et qu'on avait pas besoin de travailler avec des gens qui nous mettent sur des rails sur lesquels on n'avait pas envie d'aller. On a un peu fait ça de notre côté pour montrer qu'on avait la capacité de faire quelque chose de pertinent et efficace, sans forcément entrer dans la facilité et écouter les gens qui pensent tout connaître de la musique. Le principal c'est d'avoir l'envie et le talent, on peut faire plein de choses avec des petits moyens.

La langue française, c'était aussi pour le challenge ?

C'est un truc qu'on a fait naturellement. Ça faisait un bout de temps que j'avais envie d'écrire un morceau en français parce que c'est notre langue maternelle et elle se prête beaucoup à la poésie. Il faut savoir l'utiliser. On trouvait ça dommage justement de limiter notre musique à l'anglais. Au final, c'est une «copie» de ce que d'autres ont pu faire en Angleterre et aux Etats-Unis mais mieux que nous, car nous on n'est pas bilingue. J'ai toujours été un peu tiraillé par ça, de me dire que j'exprimais mon art dans une langue que je ne maîtrisais pas complètement. J'ai toujours rêvé de pouvoir en écrire une en français, de parler librement, de pouvoir m'exprimer de façon plus directe et plus simple. C'était plutôt dur car notre musique ne se prête pas beaucoup au français. Mais c'était un défi et je suis content de l'avoir relevé dans cet album. J'étais soulagé de voir que je pouvais aussi réussir à faire de la poésie en français.

Vous expliquez dans une interview que chaque morceau avait été pensé pour la scène. Quel travail particulier de préparation du live avez-vous fait ?

On a travaillé sur le côté un peu plus vivant de la musique. Sur le premier album, il y avait quelque chose de plus figé et froid. Le côté électronique était beaucoup plus présent. Sur le deuxième, il y a un vrai jeu qui est beaucoup plus organique. On a une batterie, on a récupéré le batteur d'un autre groupe. Avant, on était avec des boites à rythme. Il y a un côté un peu plus joué, ça s'adapte bien en live. On n'est plus limité à un ordinateur et une boite à rythme, on est vraiment un groupe de live maintenant. La musique peut vivre sur scène comme sur le CD. Il y a une énergie différente

QUAND POLAR RIME AVEC POLITIQUE...

Marie Daoudal

Du 31 au 2 avril, Lyon accueillait une flopée d'auteurs et de passionnés venus assister à la treizième édition des Quais du Polar. Au programme, conférences, séances de dédicaces et enquête littéraire. Mais cette année, la littérature n'était pas la seule à l'honneur. Alors que la présidentielle approche, le festival ne pouvait pas passer sous silence l'actualité politique. D'autant que celle-ci forme la trame de nombreux romans noirs.

Une chapelle. Une estrade. Une énigme : la littérature a-t-elle sa place en politique ?

Des personnalités politiques et littéraires sont venues à Lyon pour résoudre ce mystère. Eva Joly, ancienne juge d'instruction et députée européenne présente son second thriller politique, French Uranium, co-écrit avec l'auteur Judith Perrignon. Celle-ci se tient à ses côtés, souriante. À leur droite, Vincent Peillon, également député, déclare « écrire pour sortir de la politique ». Il est ici pour parler de son nouveau roman, Un chinois à Paris, l'histoire de Mrs Butterfly revisitée. De l'autre côté de l'estrade, l'auteur et journaliste Thomas Bronnec évoque son dernier livre En pays conquis, une fiction politique sur les «évolutions idéologiques de la droite ». Tous considèrent que littérature et politique sont liées.

« Par la fiction, j'ai eu l'impression de pouvoir mieux parler du réel » témoigne Judith Perrignon. Pour elle, les livres permettent d'expliquer « des choses très compliquées qu'on ne comprend pas forcément autrement, même en lisant un article de journal ». Grâce à la littérature, hommes et femmes politiques peuvent évoquer les thèmes qui leur tiennent à cœur. Par la plume, ils font passer des messages de manière beaucoup plus ludique que ne le font les articles de presse. Car c'est un fait ; on lit la presse pour s'informer. On lit un polar pour se divertir et se faire plaisir. Un journaliste écrit rarement des phrases à la Proust. Son but, c'est l'efficacité. Il est d'ailleurs souvent limité par un nombre de caractères imposés et une deadline contraignante. Le roman, en revanche, n'a que faire de toutes ces contraintes, du moment que l'intrigue et l'écriture sont au rendez-vous.

La fiction serait même parfois plus convaincante qu'un article ou qu'un programme politique. « La force du roman, c'est le personnage, car avec lui on incarne vraiment les choses » explique tranquillement Judith Perrignon. Sur ce point, tous s'accordent. Le roman permet au lecteur de s'identifier au personnage, ce qui est capital. « En politique-fiction, on peut parler des sentiments des personnages et de leur vie privée, alors que la presse s'interdit de le faire, à raison d'ailleurs » souligne Thomas Bronnec. Certes, le roman, de par sa nature même, n'a pas vocation à convaincre. Néanmoins, il peut sensibiliser le lecteur à des « thèmes familiers ». En écrivant French Uranium, Eva Joly n'avait d'autre envie que de partager ses connaissances de la Françafrique et du monde de la finance. Sa carrière d'écrivaine est donc entièrement liée à son métier de juge et de femme politique. Elle le dit d'ailleurs elle-même: « J'aimerais que Judith et moi devenions les John Le Carré du livre géopolitique ». Comme l'auteur américain, Eva Joly souhaite proposer une critique constructive des maux de nos sociétés et y sensibiliser le public.

Car les livres pointent du doigt « les grandes tendances » de nos sociétés. Pour écrire, Eva Joly ou Thomas Bronnec s'inspirent du réel, mais ne travaillent pas à partir de faits précis. Et c'est cela qui fait leur force. « Les articles politiques cachent souvent l'essentiel » explique l'ex-journaliste Judith Perrignon. « Le journal est avant tout une chronique de la lutte pour le pouvoir. Or, la politique ne se résume pas qu'à cela » acquiesce Thomas Bronnec. Face aux journalistes, condamnés à informer sans relâche, les auteurs peuvent prendre du recul et dégager les structures des évènements.

En s'inspirant de la « vraie vie » sans pour autant s'obliger à la relater dans ses moindres détails, les romans politiques peuvent se rapprocher très fortement de la réalité. Eva Joly l'affirme, son premier livre sur les paradis fiscaux, Les yeux de Lira, était « prémonitoire ». Parfois, la fiction est même « dépassée par la réalité ». Espionnage, blanchiment d'argent et corruption sont les ingrédients d'un bon roman policier. Mais ce sont aussi ceux des scandales politiques actuels. Ne l'oublions pas ! Une chose est sûre, la littérature sera toujours là pour nous le rappeler...

Littérature

Sheng Li



Deux jeunes comédiennes, deux films, deux scénarios qui ne se ressemblent en rien, deux pays mais un seul thème. Les complexités de l'adolescence et de la puberté attirent les jeunes cinéastes.

LA RELÈVE DU CINÉMA : DIPTYQUE D'ADOLESCENTES

Diane Lestage

En quelques mois, les films qui s'emparent de ce sujet intemporel s'enchaînent. Après Grave de Julia Ducournau (lire notre critique), la rédaction a été séduite par trois d'entre eux : Fantastic Birthday de Rosemary Myers (Australie) et Mate me por favor d'Anita Rocha da Silveira. L'avenir est assuré.

Depuis toujours, le passage du monde de l'enfance au monde adulte fascine les artistes. Si ces trois héroïnes perdent leur naïveté de petite fille, ce n'est pas le seul élément qui réunit ces trois films. Ce sont des premiers films et de petites productions originaires de pays qui ne dominent pas l'industrie du cinéma. On va être honnête, c'est un soulagement de savoir qu'il existe de jeunes réalisateurs qui peuvent faire des films avec peu de moyen. Toutes deux ont une parfaite maîtrise des plans et de la direction des jeunes comédiens. Ils font preuve d'une inventivité scénaristique et technique qui saute aux yeux du spectateur.

Fantastic Birthday : l'enchantement onirique

Fantastic Birthday est un teen movie burlesque dont l'esthétique et l'humour absurde semblent mêler l'univers de Wes Anderson, un soupçon de celui de Michel Gondry et un poil d'Alice aux pays des merveilles ou de The Daydreamer de Ian McEwan. Des influences cinématographiques flagrantes à première vue, cependant le projet de départ est une pièce de théâtre autour de l'adolescence et ça se ressent visuellement dans la direction des acteurs et les placements dans l'espace.

Quant à l'histoire, elle se concentre sur Greta Driscoll (Bethany Withmore), une jeune fille introvertie perdue dans cet univers excentrique. À l'aube de ses 15 ans, ses parents prennent la décision d'organiser une grande fête en invitent tous ses camarades du collège. Son lapin blanc ? Une boîte de musique qu'elle ouvre pour se réfugier dans son enfance qu'elle ne veut pas quitter. Son terrier ? Un univers parallèle qui prend la forme d'une forêt - thème cher aux contes - peuplée de personnages étranges qui vont lui permettre de s'émanciper.

Si le scénario parait un peu classique, il n'en est rien car la création narrative et esthétique du film prennent totalement le dessus. Rosemary Myers se démarque notamment par sa manière de placer la caméra qui donne lieu à des plans fascinants comme cette scène de repas de famille. La caméra est alors placée au centre de la table et filme le personnage qui prend la parole comme un jeu de ping-pong. Une réalisatrice à suivre de très près.

Fantastic Birthday de Rosemary Myers (sorti le 22 mars 2017)

Mate me por favor : Death, sex and faith

Dans Mate me por favor, ce n'est pas la peur du monde adulte qui est mise en lumière chez cette bande d'adolescents mais plutôt un désir de grandir trop vite. Anita Rocha da Silveira présente un premier film à la fois noir pour l'histoire mais aux couleurs pop pour le visuel. Ce film brésilien fait disparaitre les adultes qu'on ne voit jamais pour se centrer sur des jeunes troublés par trois problématiques essentielles : la mort, le sexe et la religion.

Alors qu'une vague de meurtres déciment

certains d'entre eux, l'héroïne et sa bande d'ami(e)s se cherchent dans la découverte de leurs corps. Ce premier film est étonnant par sa forme et ses plans aux couleurs criardes. La réalisatrice maîtrise le suspens par des plans frontaux tandis que le sang coule à flot sur l'écran. C'est une génération de teenagers perdus qui se réfugie dans les couleurs fluo, les clips pop et les paroles d'une prêtresse aux allures de chanteuse R'n'B. Ce petit ovni brésilien annonce un avenir radieux pour sa réalisatrice très talentueuse.

Mate me por favor d'Anita Rocha da Silveira (sorti le 15 mars 2017)



HENRI MICHAUX FACE À FACE AU CENTRE WALLONIE-BRUXELLES – HENRI MICHAUX DOUBLE

Mathieu Champalaune

Henri Michaux est une des figures les plus insaisissables de la littérature et de l'art du XXème siècle ; une belle exposition au Centre Wallonie-Bruxelles de Paris revient sur le parcours atypique de ce poète artiste.

Henri Michaux a beau s'être fait naturaliser français en 1955, c'est bien comme belge qu'il est né, plus précisément à Namur. C'est pourquoi le centre Wallonie-Bruxelles de Paris le célèbre en reprenant une exposition créée à Bruxelles en 2016 à la Bibliotheca Wittockiana, comme pour mieux poser une première dualité chez le poète, français naturalisé mais belge d'abord. Le caractère double d'Henri Michaux s'incarne dans le titre de cette très belle exposition : Henri Michaux Face à face, comme s'il y avait deux Henri Michaux dont il fallait saisir le dialogue. L'exposition met en avant la difficulté à percevoir un artiste mystérieux qui refusait le plus souvent de se faire représenter, et qui n'a eu de cesse de mettre en scène sa propre recherche, en tant que poète, artiste et homme.

L'exposition s'ouvre avec une salle revenant sur la biographie d'Henri Michaux, établie de façons atypique par lui-même, avant de proposer un parcours en trois temps, interrogeant le rapport de Michaux à son propre art mais aussi à d'autres œuvres d'art et artistes. L'exposition bénéficie d'une scénographie réussie, qui allie les tableaux de Michaux et des extraits de ses livres, et d'une grande richesse d'œuvres et de documents, qui permettent d'éclaircir le parcours d'un poète artiste qui a toujours préféré se définir comme un amateur, toujours ouvert à l'expérience.

Expériences

Henri Michaux commence à publier ses poèmes au début des années 1920, mais très vite il se met à dessiner et peindre et poursuit tout au long de sa carrière cette double pratique en cherchant toujours à interroger ces pratiques. En artiste moderne, Michaux s'intéresse également beaucoup au cinéma qui influence son écriture, mais aussi à la musique ou à la science. L'expérience est au centre de la pratique de Michaux qui va jusqu'à tester l'influence de drogues comme le cannabis ou la mescaline sur sa peinture, sur ses dessins ou ses poèmes. Des expériences qui lui vaudront parfois d'être vu comme un drogué alors que la démarche de Michaux est purement scientifique et ne cherche pas à faire la promotion de la drogue. On retrouve ainsi dans cette exposition quelques dessins sous mescaline ainsi qu'un grand nombre de tableaux étranges où Michaux interroge la forme humaine à travers des représentation monstrueuses ou fantomatiques, autant influencées par l'abstraction ou le surréalisme que l'art brut.

Dialogues

Les pratiques poétique et picturales de Michaux, loin d'être dissociées, se conjuguent dans le même but de l'expression d'une recherche de soi-même, comme l'indique le sous-titre de la première partie de l'exposition : « des mots pour se dire, des images pour se trouver ». Cette quête s'accomplit aussi par un dialogue avec d'autre artistes, poètes (Jules Supervielle) ou peintres (Magritte, Zao Wou Ki …) pour lesquels il a écrit des textes ou réalisé des dessins, ou avec qui il a beaucoup échangé.

La dernière partie de l'exposition se nomme « portraits » et pourrait résumer l'intégralité de l'exposition. Michaux n'a pas tant cherché à réaliser son autoportrait que des portraits de lui-même, exécutés par un double, extérieur à lui-même. Henri Michaux reste autant insaisissable pour nous qu'il ne l'a été pour lui-même. Mais cette exposition permet au moins de mieux comprendre les enjeux du dialogue entre les doubles faces de ce poète artiste mystérieux et de replonger dans la lecture de ses nombreux poèmes.

un cercle de neige tient dans sa fermeture inexorable
les trois arbres
la maison
la campagne
les deux amants

il n'est dépassé que par un autre cercle
l'entourant entièrement
de sang
paprika de demain

le double anneau entoure la planète
entourage dangereux

un oiseau phœnix
un oiseau maigre
un oiseau en projet
en épure d'oiseau
traverse comme une règle le haut de la plaine

Henri Michaux

Henri Michaux (Photographie de Claude Cahun)



Henri Michaux en sept dates:

24 mai 1899 : Naissance à Namur (Belgique)

1927 : Publication de Qui je fus

1937 : Première exposition de ses gouaches à la galerie Paul Magné (Paris)

1950 : Publication de Lecture de huit lithographies de Zao Wou-Ki

1955 : Naturalisation française

1956 : Expérience de la mescaline, Misérable miracle

19 octobre 1984 : mort à Paris

«Henri Michaux, Face à Face»
Au Centre Wallonie-Bruxelles (Paris)
jusqu'au 21 mai 2017

CATHERINE PAYSAN, CETTE « VIEILLE TRIMARDEUSE DE LA PLUME »

Hortense Raynal

À 90 ans, Catherine Paysan poursuit un travail littéraire singulier, qui a l'art de faire surgir la beauté du désespoir : ici, la disparition d'un être aimé. En partant d'un fond noir, semblable à celui que déposerait un peintre comme Léonard de Vinci sur sa toile, ce texte autobiographique qu'est L'enterrement d'un juif hongrois s'ouvre peu à peu à la lumière, exprimant l'amour sur fond de barbarie, depuis les plongées les plus sombres jusqu'aux instants de félicité les plus beaux.

La Carte du Tendre

D'une plume prolixe et ornée, Catherine Paysan dresse la carte du Tendre qui fut la sienne, partie de colin-maillard épistolaire avec Emil Hausen, rencontré lorsqu'elle avait 44 ans et lui 48. On suit avec délice cette conversation aux nombreux traits d'esprit entre deux êtres cultivés et papivores, jusqu'à entrer dans la tiédeur de la chambre pour écouter leurs confidences, ou pour assister aux violents orages de leur relation, qui dura trois décennies.

La beauté du mélange culturel

L'un des thèmes centraux du livre, le mélange des cultures, est un leitmotiv de l'écrivaine. C'est ici l'histoire d'un duo mixte qui préside à l'écriture : « Nous sommes un drôle de couple. À la fois quelconque et résistant à l'analyse, marchant de concert mais non sans difficulté à trouver ensemble le bon rythme ». En outre, par le prisme de l'histoire de ce juif hongrois, l'écrivaine observe avec acuité les guerres du XXe siècle, dans des pages d'une grande érudition. On assiste au siège de Budapest, on suit Emil Hausen dans les Carpates, affecté à des travaux inhumains par une armée hongroise assujettie à l'Allemagne, on le retrouve lors des marches forcées par l'avancée de l'ennemi sous les neiges impitoyables d'Ukraine.

La petite et la grande Histoire

L'hommage posthume à ce voyageur sans bagage au « visage astral », effrayé à chaque instant de sa fuite – qui continue de sursauter dans sa propre maison lorsque sa femme pose simplement sa main sur son épaule, car « l'habitude de vivre sous la menace, même quand on ne l'est plus, vous colle à la peau » – bouleverse. Mais en racontant Emil, c'est finalement son âme que l'auteure déshabille. Ses propres peurs et contradictions, ses désirs hantent le récit, dont la géographie symbolique (la campagne d'Aulaines, la rue du Soleil à Paris) vient s'ajouter à celle de la grande Histoire.

Les variations de la plume

Tout est prétexte à écrire et décrire chez Catherine Paysan : ses perruches, la tendresse, une cuisine de campagne, une lettre… L'auteure, qui se désigne elle-même comme une « vieille trimardeuse de la plume », tombée amoureuse des mots à l'école primaire, enrobe chaque moment d'un souffle littéraire inédit. Cette écriture exigeante peut dérouter par ses immenses phrases : mais c'est cette exigence qui produit une lecture trépidante et qui fait se réjouir même des moments où l'auteure détaille le simple menu d'un dîner qui l'a jadis marquée. Une prose chamarrée qui est à la fois un défi et un cadeau fait aux lecteurs.

Peut-être ce style baroque tient-il au goût musical invoqué par la narratrice, à la faveur de nombreux excursus qui émaillent le récit, « parce que la musique, cette drogue sublime née du génie de ceux qui, habités par elle, en ont fait le seul moyen d'exister, d'exorciser la peur de la mort qui les travaille, de damer le pion aux démons de la solitude, a le pouvoir de les plonger dans un état d'euphorie désincarnée ou d'excitation fiévreuse au contraire». Une des clés revendiquée du récit est aussi la chanson, qui lorsque la littérature échoue devant l'indicible, permet toujours de fines et infimes variations autour de celui-ci.

RTL



« MA MAISON DE L'HISTOIRE EUROPÉENNE », L'INITIATIVE POUR PARTAGER VOS SOUVENIRS EUROPÉENS

Le 31 mars dernier, le Parlement Européen a fêté le lancement de l'initiative « Ma Maison de l'Histoire Européenne », ainsi que le 60ème anniversaire du traité de Rome au Campidoglio de Rome. J'ai eu l'honneur d'y participer après avoir remporté le concours organisé en ligne.

Manon Vercouter

Un projet collaboratif

Ma Maison de l'Histoire Européenne est un projet collaboratif citoyen qui souhaite refaire de l'Union un médium d'échange et de coopération, de partage et de souvenirs, de souhaits et de projets. L'histoire de l'Europe, c'est, après tout, la nôtre ! C'est ainsi que vous pouvez partager vos récits sur le site, ainsi que sur tous vos réseaux sociaux avec le hashtag #backtocitizens.

Depuis le 31 mars, date de lancement du site, vous pouvez également lire les centaines d'histoires venues des quatre coins de l'Europe, organisées par lieu, par contributeur, par période, et par sujet. Vous pouvez notamment lire ma contribution ici où je partage l'impact qu'a eu l'UE sur mes études, en particulier pendant les deux années que j'ai passées à Cardiff. D'une façon ou d'une autre, nous avons tous été touchés par l'Europe.

Il est essentiel de se remémorer ce que signifie l'Europe, et être Européen aujourd'hui au vue de la montée du nationalisme, du Brexit, des vagues extremistes. L'ouverture de ce site est une belle preuve d'amour pour cette Europe de plus en plus critiquée et délaissée, un recueil de témoignages émouvants, bouleversants, mais aussi drôles et cocasses.

Rendez-vous à Rome

À l'occasion du lancement de la plate-forme, un concours a été organisé où les internautes pouvaient partager leurs histoires sur le site Ma Maison de l'Histoire Européenne et sur leur page Facebook. Trois lauréats ont été choisis : Marius Matache de Roumanie, Kamile Baubinaite de Lithuanie, et moi-même.

Nous sommes arrivés à Rome le jeudi 30 mars, et après une journée pour s'installer et visiter la ville éternelle, nous nous sommes rejoints le lendemain à 9h devant le Campidoglio, le Capitole, l'une des sept collines de Rome et centre religieux de la ville avec le temple consacré à la triade Jupiter, Junon et Minerve.

La conférence a été ouverte par le Vice-Président du Parlement Européen David-Maria Sassoli, élu le 1er juillet 2014, aussi journaliste et homme politique italien, présentateur de l'édition de 20 heures et vice-directeur du TG1 sur Rai Uno.

L'initiative Ma Maison de l'Histoire Européenne a été présentée, et Kamille, Marius et moi-même avons ensuite pu parler en face de l'assemblée présente avant de lancer officiellement le site en ligne en appuyant tous ensemble sur le buzzer. Vous pouvez consulter la vidéo du Parlement Européen sur nous trois ici et ma contribution complète (en français) sur Twitter, en cliquant ici.

Etaient présents…

Etaient également présents Klaus Welle, secrétaire général du Parlement européen, qui a délivré un discours encourageant à la solidarité et la coopération en ces temps difficiles pour l'Europe, mais aussi Philippe Duren, le neveu de Robert Schuman, un des pères fondateurs de l'UE, qui a récité quelques lignes des discours passés de son ancêtre ; un bel hommage historique.

D'autres figures politiques, comme Fabio Massimo Castaldo, membre du Mouvement 5 étoiles ; Marcello Di Vito, conseiller et porte-parole du Mouvement 5 étoiles à l'Assemblée du Capitole ; Lorenzo Cesa, leader de l'Union de centre, député européen et ex conseiller municipal de Rome ou encore Gian Paolo Meneghini, Directeur du Bureau d'Information du Parlement Européen en Italie, ont également pu s'exprimer.

Samantha Cristoforetti, ingénieur, pilote de chasse et première femme astronaute italienne mais aussi première astronaute européenne ayant effectué le séjour le plus long dans l'espace, avec un vol d'une durée de 199 jours, était également au Campidoglio. Elle a partagé son expérience en tant qu'européenne, et comment l'Europe l'a aidée à réaliser son rêve : d'aller dans l'espace, soulignant l'importance de la coopération nationale. « Je suis une astronaute européenne, être italienne est un facteur en plus. » a-t-elle déclaré.

De nombreux étudiants ambassadeurs de lycées italiens ont aussi pu prononcer un discours, mettant en évidence les progrès que l'Union doit encore faire pour les générations futures, abordant dans thèmes comme l'environnement, le progrès scientifique et technique, le développement durable.

Un message d'unité et d'espoir

Participer au concours Ma Maison de l'Histoire Européenne fut une grande chance, et une expérience incroyable. Malgré leurs thématiques différentes, chaque discours rappelait l'importance d'être unis, et de coopérer, même quand cela est difficile. À vrai dire, surtout quand cela est difficile.

Un sentiment de nostalgie et de fierté planait parmi les figures politiques et médiatiques, tandis qu'un message d'espoir et de progrès pour les générations futures se propageait dans la salle.



LOÏC HERVOUET, PÉDAGOGUE DANS L'ÂME

Journaliste et enseignant, il transmet son amour pour Madagascar dans son livre Comprendre les malgaches.

Camille Aujames

Il fait partie de ces gens qui aiment les gens, saufs les idiots. Loïc Hervouet a passé sa vie à sillonner la France puis le globe à la recherche d'une actualité, du sujet parfait, mais surtout à la recherche de l'autre. L'autre, c'est pour lui le lecteur ou l'auditeur de son travail journalistique, l'étudiant de son cours d'éthique du journalisme ou encore le lecteur de son précédent ouvrage Écrire pour son lecteur. Inlassablement, il cherche à « se trouver un vrai lecteur, se trouver des yeux » pour transmettre ses passions, hier le journalisme et aujourd'hui Madagascar avec son livre Comprendre les Malgaches.

Un hyperactif de la transmission du savoir

A seulement 17 ans, il quitte sa ville natale de Nantes pour Lille et intègre l'École Supérieur de Journalisme. Il s'installe dans le quartier de Wazemmes avec deux amis et y prend ses habitudes estudiantines dans le bistrot d'une rue pavée. « Quand on rentrait vers 4 heures du matin de boite de nuit, on croisait les ouvriers qui venaient prendre le car pour aller à la mine et on buvait un petit gorgeons ensemble. On rigolait bien, c'était le mélange des couches sociales », raconte-t-il. D'un milieu social moyen, Loïc Hervouet travaille pour payer ses études, il enseigne « la lecture de l'actualité » dans une école d'assistante sociale et « avec mes deux amis de Nantes on a intégré la mafia du restaurant universitaire, on était contrôleurs des repas » décrit-il, amusé. Il devient très vite conscient de son attrait pour un journalisme social, « un des rares métiers où l'on peut voir toutes les couches sociales ».

De 1968 à 1977, il travaille pour Ouest France où il se consacre à l'économie et aux conflits sociaux. Cet intérêt pour autrui, il le développe également dans ses engagements personnels puisqu'il est nommé représentant du personnel et en parallèle il crée le Groupement d'Études des Journalistes Normands, un organisme de formation permanente des journalistes régionaux centré sur l'économie. Loïc Hervouet est donc mû par une idée simple, « cette nécessité de comprendre les autres cultures fait parti du devoir des journalistes et c'est une des choses les plus dur à faire, il faut se taire d'abord et écouter l'autre ».

L'éthique, et toc !

« Petit, j'étais dans la classe de ma mère, enseignante, et je recevais le triple de paires de claques que peut prendre un gamin pour ne pas faire de favoritisme. Ça m'a enseigné l'éthique ». Et même si vouvoyer sa mère et l'appeler « Madame » devant ses camarades de classe marque un enfant, il a fait de cette épreuve une force. L'éthique est devenue son arme, et il enseigne aux futurs journalistes : « ça apprend à se méfier du conflit d'intérêt, à s'extraire de soi-même ». Sur cette question de l'éthique, il est formel : « Pernaut par exemple, pourquoi a-t-il expliquer qu'il y avait plus de place pour les immigrés que pour les sans-abris créés en France, il est sorti de sa case de journaliste d'information pour donner son opinion, il n'est pourtant pas éditorialiste ».

Il avoue parfois être en conflit au sein de l'Observatoire de la Déontologie de l'Information sur la question de l'objectivité qui pour certains n'existent pas mais qui reste pour lui un but vers lequel tendre. « Je suis peut-être vieux jeux mais c'est ça aussi qui fait le désamour du public pour les journalistes ». L'enseignement des grands principes qui fondent le travail journalistique, il l'a concentré dans un premier livre intitulé Ecrire pour son lecteur, après seulement treize années de bouteille.

« Ce titre Comprendre les malgaches me fait horreur »

C'est en 1967 que Loïc Hervouet se retrouve à Madagascar, par pur hasard. Alors reporter pour Europe 1 à New York, un emploi offert grâce au Prix Francis Lauga, il devait effectuer son service miliaire. À la suite d'une erreur au ministère de la coopération, il n'est pas envoyé au Gabon mais à Madagascar. « C'est là que j'ai rencontré une jeune journaliste malgache, elle était jeune à l'époque et moi aussi d'ailleurs » ironise-t-il, « comme quoi le destin est bizarre ». Depuis, un lien fort le lie à la cinquième plus grande île du globe. Son livre, il a écrit pour une seule chose « aider les gens à entrer dans la tête des autres ».

« Ce titre Comprendre les malgaches me fait horreur » écrit-il dans l'avertissement de son livre, avant de poursuivre : « toute ma vie d'enseignant éthique, j'ai prescrit aux confrères de proscrire ces généralisations hâtives ». Il a donc tenté de poursuivre un objectif, selon lui, inatteignable, celui de comprendre un peuple et de l'expliquer aux autres. Une démarche interculturelle qu'il veut développer en créant une collection « Comprendre les peuples ». Loïc Hervouet est un vrai humaniste. Qui s'en plaindrait aujourd'hui ?

HEIS, UN VENT FRAIS SUR LE CINÉMA FRANÇAIS

Thomas Dufraine

Eloïse Bouré

Le cinéma français est-il moribond ? C'est ce qu'avancent certain·e·s expert·e·s, en France comme à l'étranger. Pourtant, force est de constater que des films français sont encore programmés chaque semaine dans les salles obscures. Serait-ce alors plutôt la fin du génie dans les films français ? Les pays des (frères) Lumière(s) ne serait-il capable de tourner que des longs, moyens et courts métrages de seconde zone ? Ne tournons pas davantage autour du pot : bien que certain·e·s se plaisent à l'affirmer, cette allégation est fausse et Heis en est bien la preuve. Pour mieux en parler, nous avons rencontré Anaïs Volpé, réalisatrice, scénariste et monteuse du projet et Alexandre Desane, acteur, cadreur et assistant réalisateur.



Anaïs Volpé (Pia) et Alexandre Desane (le sportif de haut niveau) - Crédits Territoire(s) Film

Cinéma

Heis, du « un » vers le multiple

«Heis, ça veut dire un en grec. Ça veut dire un mais au sens de faire un avec soi, d'épanouissement.» nous explique Anaïs Volpé, à l'origine du projet. Ce choix est tout sauf anodin. Ce mot fait écho à la fois au fond et à la forme de l'oeuvre. La forme, d'abord, est multiple mais cette multiplicité s'assemble et se complémente dans un tout cohérent. Heis est composé de trois volets : un film, une série et une installation. Ces trois volets se suffisent à eux-même mais en les mettant ensemble, ils se complètent et se magnifient en une œuvre crossmedia à part entière.

L'intégralité de l'œuvre aborde les thèmes de la famille, des relations intergénérationnelles, de la vie sociale aujourd'hui, des transitions entre différentes tranches de vie et plus généralement du fait de grandir, de vieillir, d'évoluer. Si chaque épisode de la série aborde plus précisément un angle de ces grands thèmes, le film lui les intègre tous. Il nous plonge dans les pensées de Pia, jeune artiste adepte de la débrouille, un peu par défaut, un peu par philosophie. Elle se débat avec elle-même, ses obligations, ce dont elle se sent redevable, ce qu'elle voit comme des échecs et ce qui la sépare de son but. Cette bataille dans laquelle nous l'accompagnons la mène jusqu'à remettre ce but, son rêve, en question.

Le long métrage tient sa force de plusieurs éléments. Tout d'abord la réalisation, véritable mise en pratique de la débrouille dont Pia est adepte, lui donne un côté presque documentaire, brouillant les pistes nous permettant habituellement de discerner reportage et fiction. On se retrouve ainsi avec le sentiment d'être à la fois aux côtés des personnages par l'image et dans l'intimité la plus pure de Pia avec la voix off de ses pensées, qui commente et analyse les scènes avec la frénésie inhérente au fil de nos réflexions. Le jeu ensuite de ces comédien·ne·s pour la plupart expérimenté·e·s permet de développer des personnages à la fois suffisamment banals pour être proches de nous mais suffisamment excentriques pour être crédibles en tant que personnes. Chacun·e a là un rôle bien défini à jouer dans cette intrigue, mais chacun·e ne le remplit pas parfaitement, débordant par endroits, laissant du vide dans d'autres, bref, devenant humain·e·s.

Enfin, le montage vient confirmer et caractériser le tout. Avec Heis, on est très loin du montage académique classique. Il contribue ici à donner toute sa substance au propos et au ressenti. Le montage d'Anaïs Volpé est tranché, rapide comme les pensées du personnages, ne laissant que rarement les personnages reprendre leur souffle. Pour autant il sait aussi laisser les silences et les longueurs des scènes qui importent, rattrapant là aussi l'état d'esprit de Pia, qui écoute attentivement sa mère lui répondre quand elle a l'occasion, cette fois, de la questionner et de construire une discussion dans un rapport complètement différent du rapport mère-fille entretenu par les personnages dans les autres passages.

Comment construit-on une telle oeuvre ?

De la débrouille

Deux ans et demi de travail, de l'écriture à la postproduction, ont été nécessaires à l'aboutissement de Heis, et après un an de festivals où il a pu rencontrer son public, le long-métrage connaît enfin une sortie officielle dans les salles obscures. Un parcours auquel Anaïs Volpé était loin de s'attendre au commencement du projet.

> « Je l'ai fait vraiment dans mon tout petit studio avec trois bouts de ficelle… Je me disais, au moins je le fais pour sortir des choses de moi, mais à ce moment-là j'étais réaliste, je pensais que le film ne serait jamais sélectionné en festival ; parce que personne ne me connaît, parce que ça a été fait hors circuit. Du coup qu'aujourd'hui on nous dise qu'on se reconnaît dedans et tout, ça fait vraiment plaisir parce qu'on ne s'y attendait pas du tout, en le faisant on essayait pas de faire passer un message. »

Tout comme Pia, son personnage principal, Anaïs n'hésite pas à déployer des trésors d'imagination au sein du système D, et c'est aussi ce qui fait toute l'authenticité du projet Heis. « Au début, la question s'est vraiment posée d'essayer d'aller voir un producteur », explique Anaïs, « mais ça a été un vrai parti pris de ne pas le faire, parce que déjà j'étais dans une urgence de le faire là maintenant, et aussi parce qu'essayer d'aller soulever un ou deux millions d'euros pour parler de la jeunesse qui galère je trouvais ça pas très honnête ». Finalement, c'est avec un micro-budget et beaucoup de débrouille que le projet a pu voir le jour, construit au fur et à mesure avec l'aide d'une équipe soudée.

C'est en Chine, où elle résidait à l'époque, qu'Anaïs commence seule à écrire et filmer Heis avec les moyens du bord. Après son retour, le projet continue de se développer en France et petit à petit, l'équipe s'agrandit et chacun·e met la main à la pâte à différents niveaux.

> « On est une toute petite équipe, et il y a vraiment eu un esprit de famille qui s'est vite créé sur le projet ».

Cette équipe s'est d'abord construite par les acteurs, qu'Anaïs connaissait tous d'expériences précédentes et parmi lesquels on retrouve Matthieu Longatte, visage de Bonjour Tristesse. « Ils m'avaient tous inspirée pour des raisons différentes et c'était un plaisir pour moi de les mettre ensemble sur le projet et qu'il se passe une telle cohésion, sachant que sur le tournage, certain·e·s ne se sont jamais croisé·e·s. » Les choses se font en famille jusqu'à la distribution même du film : Anaïs travaille avec Emilia Derou-Bernal, l'une des actrices, qui a créé sa propre société, Territoire(s) Film, pour distribuer Heis.

Une construction progressive

L'œuvre complète en trois volets s'est également construite petit à petit, en commençant par la série de cinq épisodes qui évolue par la suite vers un projet de long-métrage.

> « Au début j'ai pensé à coller tous les épisodes de la série un à un, en rajoutant un liant entre les épisodes à chaque fois. Dans un premier temps j'ai testé ça, et ça marchait pas. Du coup j'ai tourné un nouveau film, un moyen-métrage dans lequel j'ai incorporé des bouts de la série pour en faire finalement un long métrage. »

L'idée de proposer également une installation naît par la suite de l'opportunité pour Anaïs d'exposer à Auxerre. « L'idée c'était qu'il y ait trois narrations différentes », nous explique Alexandre Desane. « La série avec la voix-off omniprésente, le long métrage avec beaucoup d'interactions et de dialogues, et après il y a l'installation avec des morceaux du décor du film, des photos avec d'autres sous-titres qui racontent encore autre chose, des messages vocaux de la mère… et il y a aussi le travail de Pia, les dossiers qu'on la voit faire dans le film sur le thème des Corps Chaotiques ».

Anaïs et Alexandre nous décrivent un véritable travail sur la narration pour faire en sorte que les trois parties soient complémentaires et puissent aussi exister chacune indépendamment afin



Anaïs Volpé (Pia) et Akéla Sari (la mère) - Crédits Territoire(s) Film

d'être découvertes par le public dans n'importe quel ordre, partiellement ou dans leur totalité. La manière d'aborder le propos est différente dans chacun des trois volets, qui apportent des détails chaque fois plus approfondis permettant au spectateur de s'approprier l'œuvre et d'y trouver un écho.

Une œuvre à la fois personnelle et universelle, débordante de créativité

Dès le début du projet, tout était déjà très précis dans la tête de sa créatrice, jusqu'au montage dont elle visualisait chaque plan en détails. Les contraintes techniques sont anticipées et participent aussi au processus créatif de la série. La voix-off, par exemple, s'est développée en partie pour pallier l'absence sur le plateau d'une personne pour prendre le son, jusqu'à faire partie intégrante de la série et du film.

> « Je savais qu'il y aurait pas de preneur de son mais ce qui m'intéressait beaucoup dans ce film c'étaient les scènes de dialogues, mais aussi les scènes d'introspection de ce qui se passe entre la mère et la fille dans ce faux documentaire, et ce qui se passe dans le cerveau de cette fille. »

L'ensemble du projet déploie toute une mythologie qui imprègne le réel. La voix-off se fond parfois dans un langage inventé, qui représente pour Anaïs un « langage de l'âme, improvisé par l'être humain. J'avais aussi envie qu'il y ait des entités comme le sportif de haut niveau, le Malik, des croyances, des incertitudes… ». De la même manière, la maman du film vient de la ville fictive d'Ysfra, et finit par incarner « une mère universelle, un déracinement universel ». Autant de trouvailles poétiques qui surpassent l'incommunicabilité qui s'installe parfois entre les personnages, et résonnent avec l'expérience personnelle des spectateurs.

Si le projet dresse plus précisément le portrait d'une génération et d'une époque, sa dimension universelle permet à tout un chacun de s'y retrouver. Anaïs et Alexandre nous racontent que les gens s'identifient énormément à cette histoire : « Des gens de notre génération nous disaient "c'est trop ma vie", et l'une des phrases qu'on a le plus entendues après les projections c'est "il faut que je retourne voir le film avec ma mère". On avait aussi des retours de gens de la génération au-dessus, des parents qui nous disaient «c'est marrant, ça m'aide mieux à comprendre ce que traverse mon fils ou ma fille» ».

Au fond, Heis aborde des thèmes universels - l'amour, l'amitié, la culpabilité dans la famille-, et même si le contexte est très ancré dans une époque, il s'opère une véritable expérience humaine autour de l'histoire de Pia, de son frère, de sa mère, de ses amis. Heis s'impose comme un projet crossmedia ambitieux qui pose de vraies questions quant à l'avenir – l'avenir de la jeunesse, mais aussi l'avenir de la création et du cinéma français.

Le cinéma français est-il mort ?

D'après Richard Brody, relayé par le Figaro, le cinéma français, pourtant, se meurt. Ce dernier avance que les écoles de cinéma française n'ont pas vu sortir de leurs promotions de grand cinéaste depuis plus de trente ans. Suite à ce constat, il rejette la faute d'une part sur le système de l'exception culturelle, prosélytisme qu'il dénonce, et les écoles de cinéma en elles-mêmes. Il les accuse de formater à tel point la création cinématographique que les cinéastes sortant des écoles ne savent plus faire que recopier un modèle pré-mâché.

On ne peut pas nier que le système qui régit le cinéma français aujourd'hui est loin d'être optimal. S'il ne faut pas fustiger l'enseignement du cinéma en France, on peut cependant se demander si une certaine fascination pour la Nouvelle Vague n'a pas amené avec elle une forme de dogmatisme dans la façon d'aborder la réception des œuvres et a fortiori leur création. Le système de financement, incluant l'exception culturelle et étant largement contrôlé par le CNC et ses certifications fait aussi preuve de lourdeurs, ne permettant par exemple pas aux films indépendants non produits d'être certifiés après le tournage.

> « Je trouve qu'aujourd'hui, il y a un système qui est mis en place, il n'y a pas

> beaucoup de place pour le renouvellement, ce qui est quand même dommage. Mais j'ai quand même de l'espoir, je pense qu'il y a des portes vis à vis de ça qui vont s'ouvrir, se construire. »

Anaïs Volpé ne perd donc pas espoir, malgré les blocages du système. En effet, « on ne peut pas réduire le cinéma français à ce qu'on nous montre. [...] il faut aller chercher un petit peu partout ! » nous rappelle Alexandre Desane. Et donc en cherchant un petit peu, en sortant des chemins piétinés par le système actuel, en allant voir du côté du cinéma sur internet et des indépendant·e·s, on trouve en effet ce « films dans le même cas que Heis qui se sont fait spontanément, sans attendre de financements, sans attentes de l'institution. Les gens ont juste envie de raconter des choses et de faire les choses. Et peut-être qu'il n'y a pas assez de lumière sur ce cinéma-là. » comme nous l'explique Alexandre Desane.

En effet, quand on trouve des films comme les Dissociés, du collectif des Suricates, ou quand on voit arriver le Palmashow avec la Folle Histoire de Max et Léon au cinéma, quand on regarde les productions du collectif les Parasites ou quand on attend les prochaines sorties de François Descraques, on ne peut pas dire que le cinéma français manque de création. La création n'est simplement pas assez reconnue par un système institutionnalisé devenu lent, qui peine à s'adapter aux nouvelles formes de production, aux nouveaux circuits qu'empruntent les créat·eur·rice·s et leurs oeuvres. Alors ne nous laissons pas gagner par des aigreurs nostalgiques et méprisantes, mais « espérons que le cinéma français accepte ce cinéma-là. On ne peut pas être à ce point-là réfractaires, sourds et aveugle au point qu'on ne peut pas comprendre qu'aujourd'hui plein de gens peuvent prendre une caméra ou même un iPhone et faire un film ! », car ces films sont déjà le présent du cinéma.

LE RETOUR DU ROCK MAJESTUEUX ET DÉRANGEANT DE GRANDADDY

Noémie Villard

Musique

Après onze ans d'attente depuis la séparation de ses membres, Grandaddy revient avec grandeur. Le groupe de rock venu de Californie a dévoilé au début du mois de mars Last Place, album très attendu par les connaisseurs.

La genèse de Grandaddy

En 1992 naît Grandaddy dans une petite ville de Californie, Modesto. Ses membres, et surtout le leader Jason Lytle, sont des jeunes qui aiment le skate et le rock. Malgré un environnement culturel peu propice au développement de la musique, Grandaddy est toujours resté dans sa ville des origines, une ville-dortoir loin des grandes métropoles. La notoriété du groupe s'est fait attendre et dans les premières années, seuls des mélomanes avertis le connaissent. En 2006 sort leur album Just Like the Fambly Cat, dernier album avant Last Place puisque le groupe s'est séparé par la suite. Dix ans, c'est l'attente qu'ont subi les fans avant de découvrir de nouveaux morceaux.

Grandaddy fait partie de ces groupes dont le son est immédiatement reconnaissable. Des synthés subtils, une voix planante, des guitares puissantes au service de l'expression profonde d'un ressenti, d'un état d'esprit. Certains thèmes sont récurrents à l'échelle de l'ensemble de leur production et forment des métaphores filées d'album en album. « Oh She Deleter :(» est la seule piste uniquement instrumentale du dernier album et elle reprend le thème de « She-Deleter », morceau présent sur The Software Slump (2000). Il est donc nécessaire d'écouter les albums de Grandaddy plusieurs fois pour les laisser dégager tous les arômes et en apprécier la saveur.

« Un sentiment de beauté déchirante »

Le rock de Grandaddy se veut « pretty and uncomfortable » (beau et dérangeant), selon les mots de Jason Lytle. C'est après la découverte du groupe Low que la révélation eut lieu : la musique doit être la traduction la plus juste d'une intériorité, quitte à ce qu'elle suscite le malaise. La musique de Grandaddy tire sa beauté de la capacité du groupe à produire avec justesse une musique de l'expression. Dans « This Is The Part », la montée douloureuse des violons est un des nombreux exemples illustrant le sentiment de beauté déchirante qui survient lors d'une écoute.

Jason Lytle, un leader fascinant

Il est certainement la personne qui porte le groupe. Compositeur, chanteur, guitariste et claviériste, il est aussi celui qui écrit les textes si parlants des chansons. Il est né et a grandi à Modesto, où il était incompris par les Rednecks du coins et seul dans son délire de skateur musicien. Il a créé un label, V2, avec qui le groupe a signé. Il souhaite alors se détourner de l'industrie de la musique gérée par des commerciaux et de piètres mélomanes. Le label ayant été vendu en 2006, Last Place a été signé chez 30th Century Records de Danger Mouse (membre de Gnarls Barkley) avec qui Lytle est sur la même longueur d'ondes. Après la séparation du

groupe, Jason se tourne vers une carrière solo et quitte la Californie pour le Montana. Il crée un nouveau studio et essaie de se libérer de ses démons intérieurs. Le leader de Grandaddy fait partie de ces artistes tourmentés, en proie à l'angoisse et à la dépression, avec l'alcool pour seule médecine.

Pour exorciser le mal, il fait naître dans ses chansons Jed, un alter ego particulier : un robot humanoïde construit de toutes pièces qui sombre dans l'alcool une fois oublié par ses créateurs. Après sa mort, les poèmes de Jed sont découverts. Jed laisse derrière lui un fils, Jed le quatrième. Jed fait partie de ces thèmes récurrents qui construisent des images fortes au long des albums. Jed naît et meurt dans The Sophtware Slump (2000) et Jed IV apparaît dans Last Place (2017). La chanson « Jed the 4th » présente dans le dernier album offre une vision toujours aussi cinglante du personnage créé par Jason : « You know it's all a metaphor for being drunk and on the floor » («Tu sais que tout ça c'est une métaphore pour être par terre et ivre mort »). Elle se termine sur un son électronique qui se brouille, tout comme l'esprit du robot noyé dans l'alcool.

Modesto is the last place

L'album de 2006 avait été construit comme un adieu. Pourtant Last Place marque un retour en force de Grandaddy. À l'image de Jason Lytle qui revient en courant dans sa ville chérie après avoir essayé de s'en éloigner, Grandaddy continue à produire ses sons dans un milieu culturellement pauvre, se livrant ainsi à une expérimentation perverse. Modesto apparaît comme une mère nourricière, vers qui ses enfants reviennent naturellement. Dans « That's What Your Get for Gettin' Outta Bed », c'est ce sentiment fort de l'attachement à ses origines qui est exprimé : « I just moved here and I don't want to live here anymore » (« Je viens juste d'emménager et je ne veux plus vivre ici »). Le synthé ponctue cette phrase lourde de sens pour Jason Lytle et apporte la nostalgie de l'atmosphère de fête au village.

Last Place est construit comme la sensation de redécouverte de quelque chose qui nous est familier. L'album semble mettre des notes et des mots sur ce qu'il est difficile d'exprimer et s'impose comme la BO d'une vie. Il se termine sur le titre « Songbird Son », un flashback sur les débuts d'une relation amoureuse dont la rupture apparaît dans « Lost Machine ». L'ultime titre est donc une note de fin faussement joyeuse. « Message better left unsent, don't say nothing » (« Il vaut mieux ne pas envoyer le message, ne dis rien ») est répété en boucle et l'album s'achève sur des regrets amers avec une beauté dérangeante, comme sait si bien le faire Grandaddy. ■

Noisey



WRONG ELEMENTS - SOUS LES MOTOS TAXIS, DES SOLDATS

De l'enlèvement à la réinsertion, Jonathan Littel brosse dans Wrong Elements les portraits d'enfants soldats du groupe armé LRA en Ouganda et de leur évasion. Devenus motos taxis, que reste-il de leur vie le fusil sur l'épaule ?

Emma Pellegrino

Les personnages que nous suivons le plus sont tous des enfants enlevés par la LRA qui pour certaines filles sont devenues les femmes du chef Koni, violées et massacrées si elles refusaient, pour les autres : des enfants soldats. Ces enfants grandissent et s'enfuient comme la moitié des 60 000 enlevés. Ils reviennent à la ville et sont, selon le gouvernement, réintégrés dans la société. Mais leur enfance dans le bush, impossible de l'oublier : les cauchemars de ceux qu'ils ont tués certes mais simplement ça ?

Il semble que non et la finesse du film réside dans ce doute. Certains sont partisans de la LRA, ils y reviendraient si on les appelait. D'autres, lors de séquences oniriques où dans le bush, ils mettent en scènes la vie qu'il y avait, s'amusent. Un vieux fusil rouillé, et les gestes reviennent. Pendant que l'une cuisine, l'autre fait le guet. Ils font attention, ils sont en éveil. La fiction perfuse le documentaire, donne du souffle aux personnages. Les gestes auxquels ils se livrent face caméra ne sont pas que du jeu, ils exposent une façon de vivre. Ce que ces adultes savent, c'est que la paix n'existe pas, que le gouvernement et l'internationale ne l'apportent pas non plus : ils ont tués des amis à eux.

Jonathan Littel nous confronte aussi aux interventions des armées internationales et de centre-Afrique. Des viols et agressions commis notamment par l'armée américaine sur les civils, des camps créés en théories pour protéger la population de la LRA mais qui ne sont pas plus que des bidonvilles et des moyens de contrôle.

Si le film reste porté par une émotion humanitaire, il ne demeure pas moins l'illustration de la guerre : deux partis aux intérêts divergents, disputant un territoire.



©2016 Veilleur de nuit_Zero One Film_Wrong Men

NON, CE N'EST PAS (ENCORE) LA FIN DE LA PUISSANCE AMÉRICAINE

Depuis 1991 et la fin de la guerre froide exemplifiée par la chute de l'Union soviétique, les Etats-Unis semblent être l'unique superpuissance, ou « hyperpuissance » pour reprendre le terme formé par le Ministre des Affaires étrangères français Hubert Védrine en 1998. Ce concept englobe l'influence économique, militaire, sociale, politique, culturelle qu'à cet état sur le reste du monde, et c'est en cela que l'expression « gendarme du monde » prend tout son sens. Cependant, les années 2000 remettent en question cette vision toute puissante du géant américain, notamment après 2003 et le fiasco d'Iraqi Freedom.

Manon Vercouter

Les livres se multiplient sur le sujet, avec notamment Après l'empire, essai sur la décomposition du système américain d'Emmanuel Todd (2002), et la plupart des médias évoquent la montée en puissance de la Chine, de l'Inde, ou de la Russie entre autres : le XXIe siècle serait-il celui du post-American world, pour reprendre l'expression de Fareed Zakaria ?

Sous nos yeux, l'ère de la Pax Americana semble être révolue. La fin du « siècle américain » décrite par Henry Luce en 1941 serait-elle enfin arrivée ? En réalité, il faut nuancer cette faiblesse américaine ; ce déclin est en effet très relatif.

Un débat neuf ? Pas vraiment non...

Comme le montre l'utilisation de l'expression « fin du siècle américain » mentionnée au dessus en 1941, le débat sur le déclin américain est loin d'être récent. Le politologue Samuel Huntington a d'ailleurs rédigé un article intitulé « The U.S. – Decline or Renewal » (« Les Etats-Unis – Déclin ou Renouveau ») publié dans la revue Foreign Affairs de l'hiver 1988-89 où il souligne que cette idée s'inscrit en fait dans une vague bien plus grande de déclinisme depuis les années 50. La crise qu'il décrit juste avant la fin de la guerre froide serait d'ailleurs la cinquième vague de ce cycle.

En 2012, Barack Obama a déclaré dans son discours sur l'état de l'Union : « Oui, le monde change. Non, nous ne pouvons contrôler tous les événements. Mais l'Amérique demeure la nation indispensable dans les affaires internationales ».
En effet, le monde change. La puissance américaine se doit de prendre en compte une multiplicité croissante d'acteurs nationaux, internationaux et transnationaux tout en continuant de faire converger ces derniers autours de ses intérêts par le biais de changements normatifs au niveau de l'architecture générale du système international.

Les conclusions sur la perte d'hégémonie américaine sont dues aux efforts pour endiguer le programme nucléaire iranien, à la menace nucléaire nord coréenne, à la croissante compétition avec la Chine, à l'incapacité de réagir au Moyen-Orient et en particulier en Syrie... Des situations où la perte d'autorité américaine se fait sentir qui ne cessent de se multiplier et de contribuer à détériorer les perceptions qu'en a l'opinion publique.

De plus, les Etats-Unis changent domestiquement également. Au niveau politique, l'Amérique de Bush voulait façonner un monde à son image, tandis

qu'Obama a mené une « lead from behind strategy », avec notamment la « light foot print » pour les questions militaires. Moins d'agressivité, plus de multilatéralisme... On assiste aujourd'hui davantage à une puissance du status quo qui tente de maintenir son leadership plutôt que de l'étendre.
Au niveau social, les américains rejettent le messianisme de leur gouvernement, ce qui s'est notamment traduit par une « war fatigue » (une lassitude face aux guerres menées) et un regain d'intérêt envers la politique isolationniste, dans une certaine mesure, caractéristique de l'Amérique de la doctrine Monroe (1823).

L'empire américain est-il donc en déclin ?

L'empire américain semble voué au déclin si l'on suit la suite historique logique des précédents empires. C'est d'ailleurs l'historien Paul Kennedy qui a inventé le concept d'« overstretch » après la débâcle vietnamienne pour critiquer la sur-intervention militaire américaine et prédire sa chute. Mais la question du déclin américain implique de s'interroger sur la distribution de puissance au niveau global.

En réalité, il se trouve que les États-Unis se posent encore comme la première puissance dans quasiment tous les domaines, même si beaucoup évoquent la possibilité d'être très rapidement dépassés par la Chine.

Bien que la Chine partage des intérêts communs avec la grande puissance, sa militarisation croissante représente une menace pour l'équilibre de l'ordre mondial actuel. Quant à la Russie, le pragmatique revirement néo-slavophile de Poutine est un facteur déstabilisant de plus pour la suprématie américaine, capable de sérieusement compliquer ses intérêts.

Cependant, Yannick Quéau, directeur général du think tank Osintpol, explique que la suprématie militaire de l'Oncle Sam demeure bien supérieure : le budget de la défense reste bien protégé – encore davantage sous la présidence de Trump – et la décrue sur la période récente n'est pas vérifiable en dollars constants. De plus, les Etats-Unis modernisent leur arsenal, avec l'arrivée du B-21, un bombardier nucléaire furtif au long rayon d'action ou le destroyer antimissile DDG-1000 par exemple, qu'eux seuls sont en mesure de produire.

Cette idée est partagée par de nombreux intellectuels, comme par Robert Kagan qui consacre son dernier ouvrage The World America Made (2012) («Le Monde qu'a créé l'Amérique») à renier cette idée, de même que le célèbre analyste et théoricien des relations internationales Joseph Nye qui intitule son essai publié en 2015 Is the American century over ? (« Le siècle américain est-il fini ? »), question à laquelle il répond clairement : non.

Son explication est très simple : fondateur du concept de soft power (capacité à influencer et séduire d'autres états sans recours à la force), il explique que bien que certains Etats concurrencent les Etats-Unis, ils ne le font que dans un domaine particulier. Les USA restent le seul Etat à revendiquer le triptyque puissance économique, puissance militaire (hard power) et « culturelle » (soft power).

Beware

En somme tout, ce n'est pas parce qu'une idée semble dominer les médias qu'il faut la prendre au pied de la lettre - Trump et ses « alternative facts » n'en sont qu'une triste preuve. Prévoir le déclin d'une grande puissance n'est pas chose aisée. On se souvient notamment des nombreuses prédictions pour la fin de la Guerre froide, aucune desquelles ne prévoyaient une fin paisible (tandis que certains penchaient pour la confrontation militaire vers une « guerre chaude », d'autres pensaient que le conflit s'étendrait sur le long terme sans fin réelle).

Tellement de facteurs et acteurs sont à prendre en compte qu'aujourd'hui dire que les Etats-Unis sont sur le déclin n'est que partiellement vrai. En termes relatifs, oui (et encore, cela dépend en quoi exactement) ; en termes absolus, pas tellement. Finalement, il est possible que cette nouvelle phase dans le développement américain ne soit qu'un énième cycle auquel l'opinion publique croit en partie en raison du traitement des médias d'une part, et de l'incertitude de la présidence trumpiste d'autre part. Donnons-nous donc rendez-vous d'ici une dizaine d'années pour en tirer des conclusions moins spéculatives et plus appropriées. ■

Style

NOS ATELIERS, PREMIÈRE MARQUE FRANÇAISE DE VÊTEMENTS POUR PERSONNES DE PETITE TAILLE

Il peut suffire d'une rencontre pour que tout change. Ça a été le cas de Romain et Marion. Suite à leur rencontre avec Louise, une jeune femme de petite taille, ils ont le déclic, et se lancent dans l'aventure de l'entrepreneuriat avec l'envie de répondre à un réel besoin et de venir en aide à leur amie. C'est sous le doux soleil d'un mardi après-midi que j'ai rencontré ces deux jeunes, de 20 et 23 ans, qui m'ont raconté, des étoiles dans les yeux, ce qui les avait poussé·e·s à créer leur marque, Nos ateliers.

Marie Puzenat

Quel est votre parcours ? Qu'est ce qui vous a mené à créer Nos ateliers ?

Romain : On est tous les deux étudiant·e·s en droit, on s'est rencontré il y a à peu près trois ans, à la fac, à Paris. On est d'abord devenu·e ami·e·s, puis on a rencontré Louise - femme de petite taille - avec qui on est devenu·e super ami·e·s. Tous les trois, on avait cette relation d'amitié, et puis au fur et à mesure des discussions et du temps, on s'est rendu compte qu'une marque pour les personnes de petite taille, ça n'existait pas. Du coup on a commencé à chercher, on s'est un peu renseigné·e. Ça nous choquait un peu en fait, ça nous paraissait évident que quelqu'un l'avait déjà fait. Quand on a vu que ça n'existait pas, on l'a fait.



Marion : On a rencontré plein de personnes de petite taille qui nous ont raconté leurs difficultés à s'habiller. C'est comme ça qu'on a pu établir la collection, avec des modèles qui étaient vraiment ciblés en fonction des soucis qu'ils avaient.

Un certain attrait pour la mode ?

Romain : Au début non. Ça n'allait pas plus loin que du shopping de temps en temps !

Marion : Oui, au début pas du tout. C'était vraiment pour monter un business, monter une boîte ensemble.

Romain : On avait tous les deux cette soif de créer.

Marion : On est très créati·ve·f·s tous les deux, ça ne nous a pas posé de problème. Mais le vêtement on connaissait pas du tout. Le vêtement, les tissus, les usines, on a appris au fur et à mesure...

Romain : On a appris surtout sur la mode. C'est vraiment le milieu qu'on a eu le plus de mal à intégrer je pense : de l'industrie de la mode à la conception d'un patron... On en a fait quelques-uns pour se marrer mais finalement on a délégué ça à un bureau d'étude parce que ce sont des

choses super techniques qu'on a pas apprises à faire.

Marion : On a surtout appris les termes techniques dans la mode pour pouvoir contrôler un peu le travail qu'on donnait, on n'a pas appris à faire, enfin c'est pas notre créneau. Par contre on dessine les vêtements, on a créé notre ligne.

Romain : Ça, ça nous a bien fait marrer. On a aussi préparé une ligne pour les hommes. Initialement, Marion s'occupait de la ligne pour les femmes et moi de celle des hommes, et c'était marrant de faire ce qu'on a envie de porter mais pour les personnes de petite taille. Finalement, on retarde un peu la sortie de la collection homme, on a envie de voir comment ça marche avec les femmes.

Comment décririez vous le style de vos vêtements ?

Marion : Hyper simple, classique et épuré. On s'est beaucoup inspiré de COS. On a voulu repenser les essentiels de la garde robe féminine.

Romain : On a vraiment choisi les pièces après toute notre étude de marché, en rencontrant toutes ces personnes de petite taille. On a fait trois pièces : une robe, une chemise et un pantalon. Ce sont les trois pièces les plus dures à trouver, les plus chères à retoucher. Ce sont des pièces hyper fittées, qui doivent bien tomber. On ne peut pas avoir une chemise avec des manches trop longues, ou une emmanchure trop grande. Il faut que ce soit à ta taille, du coup ce sont ces vêtements-là qu'on a choisis.



Marion : On a mis en place dans chaque vêtement des systèmes qui s'adaptent aux personnes de petite taille. Par exemple, à l'intérieur du pantalon on a mis un élastique pour resserrer la ceinture, pour que ça colle bien à la cambrure des personnes de petite taille. Pour la robe, on a décidé de faire une coupe cache cœur, très modulable.

Romain : Le plus gros de travail a été de récolter des mensurations, le plus possible. On en a récolté plein à travers le monde, et on en a fait trois tailles : A, B et C. On a décidé de les appeler comme ça pour changer des S, M, L. C'est ce dont je suis le plus fier.

De combien de personnes est constituée votre équipe ? Comment se déroule la production ?

Marion : On est deux au centre de l'organisation.
Louise Perrotte qui s'occupe de toutes les relations presse, et qui commence petit à petit à s'occuper des réseaux sociaux.
Il y a aussi Louise Parent, notre égérie, mannequin et amie, qui teste avant tout le monde tous les vêtements qu'on fait. Son avis à elle, c'est peut-être le plus important pour nous. C'est à elle qu'on fait tout essayer, c'est avec elle qu'on prend nos photos. C'est une source d'inspiration.
Sinon beaucoup d'amis nous ont aidés pour les photos, le branding et l'image de la marque. Nos frères et sœurs nous ont aidés pour Photoshop.

Romain : On est aussi en pourparler avec plusieurs usines. On a un devis pour chacune d'elles. Notre choix dépendra vraiment du crowdfunding. On a fait un système de pré-commandes. Du nombre de pré-commandes dépendra le lieu de fabrication !

Et pour le crowdfunding, c'est donc à la fois un système de pré-commandes, pour les personnes de petite taille et un système de budget avec des récompenses pour des personnes qui voudraient investir dans notre projet.
On ne pense pas ouvrir une boutique en dur, ce n'est pas le but, notre relation avec le client va se faire uniquement sur le net. Par contre on envisage vraiment de faire un pop-up store, on est en train d'y penser.

Où avez vous acheté les matières premières ?

Romain : Pour les premiers prototypes, on est allé au Sentier, au marché Saint Pierre. On a aussi fait le salon Première Vision, c'est là qu'on a vraiment sourcé et vu la qualité qu'on voulait. Finalement, on a travaillé avec chaque usine pour trouver des matières qui correspondaient à nos idées chez leurs fournisseurs.

Le crowdfunding, est pour vous un bon moyen d'estimer la demande ?

Marion : Ça nous permet de tester notre marché. On a pas mal de retours positifs de personnes de petite taille et on a déjà des commandes, qu'on est en train de faire en avant-première.

Romain : Sur instagram, on a 500 abonnés de petite taille, c'est cool, et on en follow encore plus. On a beaucoup plus de followers à l'étranger qu'en France. Du coup c'est cool de voir tous les retours de filles qui sont aux USA, en Australie, en Angleterre et qui nous disent « C'est trop génial ! Quand est ce que ça arrive ? » ou « J'ai un mariage en avril, est ce que vous pourriez m'en faire une avant ? ».

Votre diffusion se fait/va se faire beaucoup par les réseaux sociaux ?

Marion : Oui, on est sur Instragram, Facebook et Twitter (depuis peu). On essaie de publier assez souvent, on a pris des ambassadrices, trois filles de petite taille qui nous aident un peu dans leur ville. Louise, notre Community Manager, nous aide aussi beaucoup pour ça !

Romain : On est aussi en relation avec pas mal d'associations, une dans chaque pays. On est en relation surtout avec la France, l'Espagne, le Québec, et le Danemark. La France, on va les rencontrer bientôt, et les trois autres nous soutiennent déjà. Notre objectif, via le crowdfunding et les réseaux sociaux, c'est d'atteindre les Etats-Unis, le Royaume-Uni et l'Australie.

Comment se passe l'aventure de l'entreprenariat ?

Marion : On a eu pas mal de couacs. Nous deux, ça a toujours bien marché donc ça, ça va. Mais après il y a des personnes avec qui on a travaillé avec qui ça n'a pas marché tout de suite... On commençait, on avait jamais rien monté avant, c'est compliqué de travailler avec des personnes qui ont le double de notre âge, surtout dans un milieu qu'on connaissait pas très bien au début. Mais franchement c'est que du plus pour nous, ça nous motive pour les cours, dans notre vie à côté..

Romain : Là il y a de plus en plus de personnes qui nous aident et c'est trop cool ! Les débuts n'ont pas été faciles mais on s'est bien entouré·e·s et on sent que les choses roulent de mieux en mieux ! Il y a une semaine on a vraiment réalisé que c'était la plus belle chose de notre vie, toute cette création.

Coluche disait : « Dans la vie, il n'y a pas de grands, pas de petits. La bonne longueur pour les jambes, c'est quand les pieds touchent bien par terre. » Cette phrase, qui ne pouvait pas mieux tomber est un slogan de l'APPT - Association des personnes de petite taille, et a été reprise par Patrick Petit-Jean, président de l'association. Chaque jour, il oeuvre pour que les personnes de petite taille - au nombre de 10 000 en France - soient valorisées et puissent évoluer en toute sérénité dans la société. En créant Nos Ateliers, Marion et Romain ont ajouté leur pierre à l'édifice, et n'est ce pas cela l'entrepreneuriat de demain ?



Pourquoi pas vous ? maze.fr/recrutement

Directeur de la publication
Directeur de la rédaction
Baptiste Thevelein

Directeur-adjoint de la rédaction
Kevin Dufrêche

Directrice artistique
Christelle Perrin

Directrice de la communication
Sofia Touhami

Secrétaire de la rédaction
Thomas Dufraine

Pôle communication
Chloé Fougerais
Éléonore Saumier
Estelle Meulet
Marion Bothorel
Mélanie Nguyen
Roxane Thébaud

Rédaction en chef des rubriques
Paul De Ryck, actualité
Marie-Madeleine Remoleur, musique
Diane Lestage, cinéma
Marie Daoudal, littérature
Dorian Le Sénéchal, écrans
Myriam Bernet, art
Marie Puzenat, style

Secrétariat de rédaction
Anaïs Alle
Eloïse Bouré
Emma Henning
Johanne Lautridou
Marion Bothorel
Marion Zitoli
Sarah Francesconi

Rédaction
Agathe Hugel | Albane Akoun | Alénice Legoux | Alexandre Caretti | Alice Mugnier
Alix L'hospital | Amélie Lequeux | Anaëlle Féret | Anaïs Alle | Anthony Blanc | Antoine Demière
Ariel Ponsot | Arthur Martineaud | Arthur Sautrel | Astrig Agopian | Camille Poirier
Cassandre Tarvic | Céline Quintin | Cécile Truy | Charlotte Gaire | Charlotte Jouhanneau
Chloé Fougerais | Clélia Dehon | Clémence Thiard | Clément Delalande | Cléo Schwindenhammer
Dearbhla O'Hanlon | Diane Lestage | Dorian le Sénéchal | Eléna Koch | Eléonore Saumier
Eloïse Bouré | Eloïse Prével | Emma Henning | Emma Schler | Enora Héreus | Florent Norcereau
Florian Salabert | François Leclinche | Frédérique Patry | Guillaume André | Hortense Raynal
Jason Stum | Johanne Lautridou | Julia Prioult | Julie Hay | Julie Vrignaud | Juliette Krawiec
Justine Madiot | Laura Dulieu | Lauranne Wintersheim | Laurie Bonneau | Lisa Boquen | Lisa Tigri
Lisette Lourdin | Lisha Pu | Lola Fontanié | Louise des Places | Ludovic Hadjeras | Maëlle Nédélec
Manon Vercouter | Marine Roux | Marine Serre | Marion Bothorel | Marion Collot | Marion Danzé
Marion Zitoli | Marius Gaches | Mathieu Champalaune | Nicolas Renaud | Nicolas Fayeulle
Noa Coupey | Noémie Villard | Pauline Lorcy | Roxane Thébaud | Sarah Francesconi
Thomas Dufraine | Thomas Philippe | Victor Demenge | Victor Jayet-Besnard | Yolaïna Bar

Mise en page, graphisme et illustration
Christelle Perrin | Solène Lautridou | Victoria Stampfer


FESTIVAL INTERNATIONAL DU FILM
CANNES
70e FESTIVAL DE CANNES
17–28 MAI 2017